



Univers d'écriture Page D2
Essais étrangers Page D3
La page d'écriture Page D3

ARTS VISUELS



Arts visuels Page D4
Formes Page D8

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 AOÛT 1996

ROMAN
QUÉBÉCOIS

Les arts au temps du choléra

MATHIEU-ROBERT SAUVÉ
COLLABORATION SPÉCIALE

Dans un tableau considéré comme la première scène nocturne de l'art canadien, Joseph Légaré a illustré l'épidémie de choléra qui a fait quelque 3000 morts à Québec en 1832, un dixième de la population. Baigné dans une lumière bleue, le tableau évoque la peur des personnes indemnes d'être infectées. Au cours de l'épidémie, certaines étaient si anxieuses qu'elles en mouraient, non sans avoir vu leur peau se décolorer. C'est de là que viendrait l'expression «une peur bleue».

Voilà une des anecdotes racontées par Sylvie Chaput dans *Les cahiers d'Isabelle Forest*. Le personnage principal (fictif) de ce roman historique est une jeune femme discrète, nièce du peintre Joseph Légaré. Ce dernier était également collectionneur et marchand d'art: il a ouvert la première galerie d'art du pays. Amoureuse de l'écrivain Philippe Aubert de Gaspé fils, Isabelle Forest rédige un journal où s'entremêlent le récit des événements politiques, ses pensées sur l'art et ses confidences.

La narratrice est une «romantique» au sens historique du terme, prête à mourir d'amour pour son poète maudit plutôt que de le voir devenir banal, commun. Elle est aspirée dans le tumulte de ces années troubles où, quand ce n'est pas le choléra qui décime les populations, ce sont les incendies meurtriers ou les guerres civiles. Car Joseph Légaré et le ténébreux Philippe, ainsi que la plupart des protagonistes bien réels de ce roman — Napoléon Aubin, Antoine Plamondon, Robert Shore Milnes Bouchette et d'autres — n'étaient pas que des gens d'arts et de lettres; ils étaient aussi des gens d'opinion, sinon des patriotes. Ces cahiers inventés mais vraisemblables sont un astucieux moyen de les faire vivre d'une façon incarnée. L'auteure a eu la judicieuse idée de faire d'Isabelle Forest une de ces talentueuses artistes du siècle dernier dont l'histoire n'a pas gardé de traces. Parce qu'elle était une femme, mais aussi parce que les arts visuels n'étaient qu'un sous-produit de l'architecture.

Savant et émouvant

C'est un roman savant et émouvant que Sylvie Chaput offre ici aux amateurs d'histoire, d'art, du Québec ou de toutes ces réponses. Sans lourdeur, elle réussit à «faire passer» des notions de critique littéraire, d'histoire de l'art, de politique et de féminisme dans un livre qu'on n'a jamais envie de refermer.

L'auteure montre non seulement qu'une femme du XIX^e siècle doit tôt ou tard renoncer à une carrière d'artiste, mais aussi que son rôle d'amoureuse est balisé d'avance. Pourtant, elle s'y refuse. «L'émotion qui nous habitait tout entier, qui irradiait de nos personnes, les autres auraient souhaité le voir s'éteindre ou se discipliner au plus tôt. Ils auraient voulu que notre passion nous poussât à rompre ou que nous la placions dans un mariage afin d'en avoir un petit peu pendant longtemps, tels les gens avisés qui s'assurent une modeste rente viagère.»

Ferré, le compagnon d'âme

Une magistrale
biographie signée
Robert Belleret

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

La dépêche est tombée sur le fil tranchant d'AFP, le 14 juillet 1993. «Léo Ferré serait mort». Quelques heures plus tard, Robert Belleret, reporter au quotidien français *Le Monde*, recevait d'un patron la commande qui s'imposait. «Je crois que tu connais bien Ferré. Peux-tu préparer un papier...comme ça?». C'est à lui qu'échouait donc la tâche de rédiger la «nécro». Mort de froid devant sa page blanche, il a avalé un café, ravalé ses sanglots, puis il s'y est mis. Il a trempé sa plume dans la plume, pour paraphraser Albert Londres. Il a transmis son papier à temps, «dans l'hébétéude d'un pâteux petit matin». Un vrai pro. Sitôt son travail terminé, il s'est juré qu'un jour il irait plus loin, il raconterait davantage. Trois ans plus tard, Robert Belleret nous livre cette magistrale biographie de celui qui fut «l'artiste de sa vie». En ces temps de FrancoFolies, *Léo Ferré. Une vie d'artiste* est une lecture indispensable, non seulement pour les orphelins du grand poète mais aussi pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la chanson française.

Si Léo Ferré, y apprend-on, a mis «une vie et deux heures» à écrire *Avec le temps*, Robert Belleret, lui, a mis «une vie et trois ans» à remonter le fil de la vie, à refaire le parcours de l'auteur de *Paname*. Un véritable travail de moine, serait-on tenté d'affirmer. Mais ce serait faire insulte au géant Ferré, lui qui, dès sa tendre enfance, honnissait à s'en confesser les fonctionnaires de Dieu...

Belleret a tout lu de Ferré, y compris *Benoît Misère*, l'unique roman autobiographique du poète, dont il tire tout le suc. Il a tout écouté et réécouté. Il a aussi, et surtout, recueilli des centaines de témoignages auprès de ceux qui ont côtoyé Ferré, de Paul Guimard à Catherine Sauvage, de Maurice Frot à Jean-Louis Foulquier. À propos de ce Foulquier, justement, le père des FrancoFolies, Belleret raconte une anecdote savoureuse. Foulquier avait une quinzaine d'années quand, un jour, il eut l'occasion de rencontrer Ferré dans sa loge. Sur un programme, le poète lui a écrit ceci: «Vas-y petit! Bouffe de la merde et dis à tous ces cons que c'est bon». C'est alors que Foulquier aurait eu le déclic. Il devint fou de la chanson, ce qui allait l'amener à créer un jour les FrancoFolies...

La même intensité poétique

Belleret s'est tellement imprégné de Ferré que sa prose même dégage souvent la même intensité poétique que celle de son maître — Ni Dieu, ni maître? — et se marie fort harmonieusement aux nombreux extraits de chansons ou de poèmes qui émaillent le texte. En ce sens, le livre de Belleret est ce qu'on appelle une «biographie littéraire».

Sans jamais abuser de l'anecdote, sans non plus verser dans le panégyrique, il nous raconte tout, avec «une curiosité frisant parfois la pathologie», reconnaît-il. Il nous repasse le film en intégral. Nous suivons

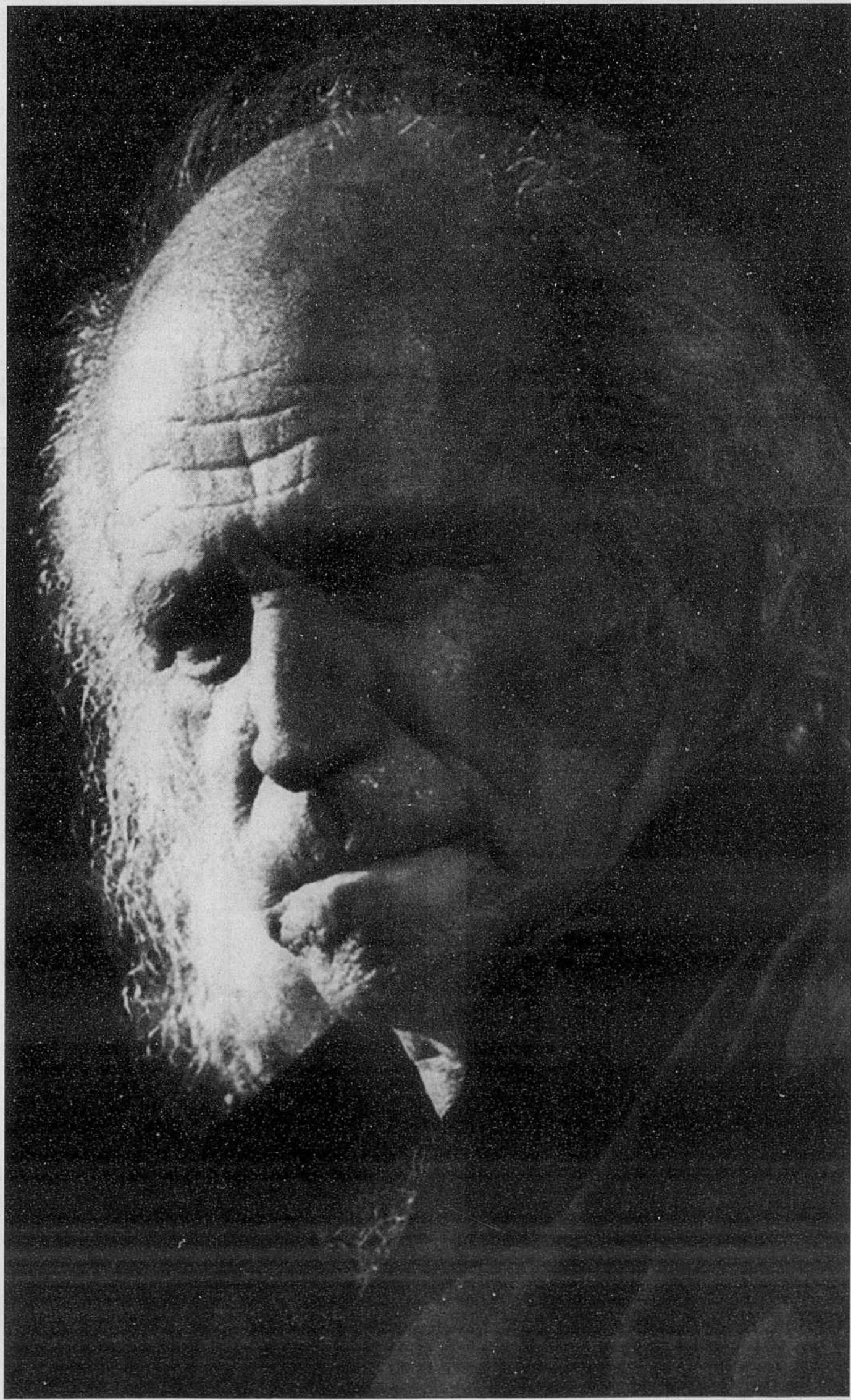


PHOTO BERTRAND GUAY AFP

VOIR PAGE D2: FERRÉ

VOIR PAGE D2: CHOLÉRA

Les Jeux olympiques : passion du sport ou foire commerciale?

«Pourtant, après avoir lu "Pour en finir avec l'olympisme" de Laurent Laplante, le lecteur, aussi amoureux du sport soit-il, doit admettre cette vérité: l'olympisme n'est en fait qu'une vaste supercherie.»

Louis Cornellier, «Combat»

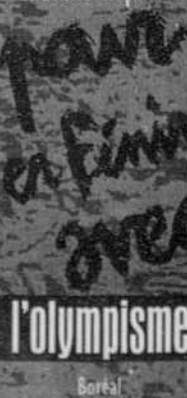
«Je l'avoue. J'étais assommé avant même de lire la première ligne du pamphlet du journaliste Laurent Laplante.»

Réjean Tremblay, «La Presse»

Boréal
Qui m'aime me lise.

224 pages - 17,95 \$

Laurent Laplante



LIVRES

UNIVERS D'ÉCRITURE

Sous le charme du langage

Le Devoir continue cette semaine avec le poète François Charron sa série d'entrevues avec des auteurs québécois invités à décrire leur univers de travail et leur rapport à l'écriture.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

À la lecture de Nelligan, de Baudelaire ou de tant d'autres, tout porte à croire que la poésie se nourrit de malheur et de spleen. Faut-il vraiment broyer du noir en permanence pour écrire de jolies choses? L'un des plus prolifiques poètes québécois de l'heure, François Charron fait mentir le mythe. «Vouloir être heureux / demeure un obstacle que l'on se crée», révèle-t-il dans *Clair Génie du vent*, continuant plus loin: «Je dis à un passant qu'il fait bon vivre» Imaginez la réaction du passant...

«Il n'y a pas de pensée sans solitude assumée. Moi, je produis très mal dans le malheur. Tout individu, tout poète est fait pour être heureux. La mélancolie peut être dépassée par l'émerveillement devant le monde», soutient François Charron, âgé d'une quarantaine d'années et fort d'une trentaine de recueils déjà, dont certains lui ont valu de grands honneurs (le prix Emile-Nelligan pour *Blessures* entre autres) mais aussi d'acribes critiques.

«Comme toute forme d'art, la poésie atteint difficilement l'unanimité. Mais le poète, lui, reconnaît-il la beauté quand il l'écrit? Sait-il d'instinct ce qu'il faut détruire et ce qu'il faut garder? Distingue-t-il instantanément le cliché de l'éclair de génie? Parfois, on se dit *euréka*. Puis, on laisse dormir le texte et on se rend compte que la grande découverte n'en est finalement qu'une parmi tant d'autres.» A l'inverse, explique Charron, certains vers qui semblent étranges ou obscurs aux yeux mêmes de celui qui les a écrits s'imposent malgré leur étrangeté. «La poésie comporte une part d'expérimentation. Souvent le poète fait des rapprochements qu'il n'avait pas prévus. Il tombe sous le charme du langage, même si le sens obtenu reste obscur, parce que ça l'a désarçonné et qu'il se dit que ça pourra aussi avoir une résonance pour ses lecteurs.»

«Il faut que la littérature / elle aussi / ne se reconnaisse plus», a écrit François Charron. En entrevue, il réclame le droit à l'erreur et à l'errance. «Bien sûr qu'avec le recul, certains de mes poèmes m'apparaissent naïfs, faibles au point de vue littéraire.»

La part de subjectivité que suppose la valeur d'un poème a donc de quoi donner le vertige, vertige qui n'échappe pas à François Charron. «Plusieurs écrivains ont une peur bleue de cesser d'écrire parce que ça finit par faire partie de leur identité, de leur image. Il se crée souvent une véritable dépendance entre l'écrivain et l'écriture. Mais parfois, il faut avoir le courage de se taire.»

Malgré un rythme de publication

plutôt impressionnant, il arrive aussi à Charron de passer un mois ou deux à ne pas écrire une seule ligne, même si la poésie lui trotte toujours dans la tête. «Il faut arriver à trouver la musique qui porte le texte et on peut chercher longtemps. A d'autres périodes, c'est comme si on sentait que ça écrit en nous.»

Dans ces moments, François Charron s'attelle à la tâche, le matin dans sa chambre, de huit heures jusque vers midi. Le reste de la journée sert à mijoter des idées. «Aux poètes il faut un temps pour écrire, un temps pour vivre et un temps pour lire. Un écrivain est en effet avant tout un lecteur. Je crois beaucoup, comme le disait Brecht, qu'un écrivain qui n'apprend rien aux écrivains n'apprend rien à personne.»

Mais comment devient-on sérieusement poète au Québec, à l'approche de l'an 2000? Adolescent, François Charron écrivait des textes. Un jour, il eut la surprise de les voir acceptés par des maisons d'édition. «Au bout d'une dizaine de livres, je me suis dit: "et si j'étais écrivain?"» raconte François Charron. «Mais même après 33 ou 34 livres, je suis toujours un éternel débutant.»

Virages

Il sait cependant que son travail de dépouillement, de simplification est arrivé à terme. Son prochain recueil, *Le passé ne dure que cinq secondes*, ira plutôt dans le sens de l'expérimentation de la pensée. «Je veux voir si on peut retourner à une forme de complexité qui se tienne.»

Charron a aussi tourné le dos à la peinture, d'une part à cause de ses coûts trop élevés et d'autre part parce qu'il juge trop difficile de mener deux expériences artistiques de front. «La peinture ne m'en a pas moins apporté un contact privilégié avec la matérialité, un rapport particulier à l'espace. J'ai réalisé avec la peinture que les mots aussi étaient un matériau.»

A ses débuts, il croyait à tort, dit-il, que les poèmes devaient défendre une idéologie. «Ces poèmes-là vieillissent tellement vite!» Avec le temps, il a réalisé que pour tendre vers l'universalité en poésie, les thèmes de l'amour, la mort, la solitude, la douleur, la joie, la contemplation, n'ont pas leur pareil.

Celui du langage, de l'écriture ont aussi grandement inspiré François Charron. «O cette bêtise de n'écrire qu'avec des mots!» ou encore «Ecrire est un silence que nous aurions perdu.»

En deux vers se trouve résumée toute une vie consacrée à son art.

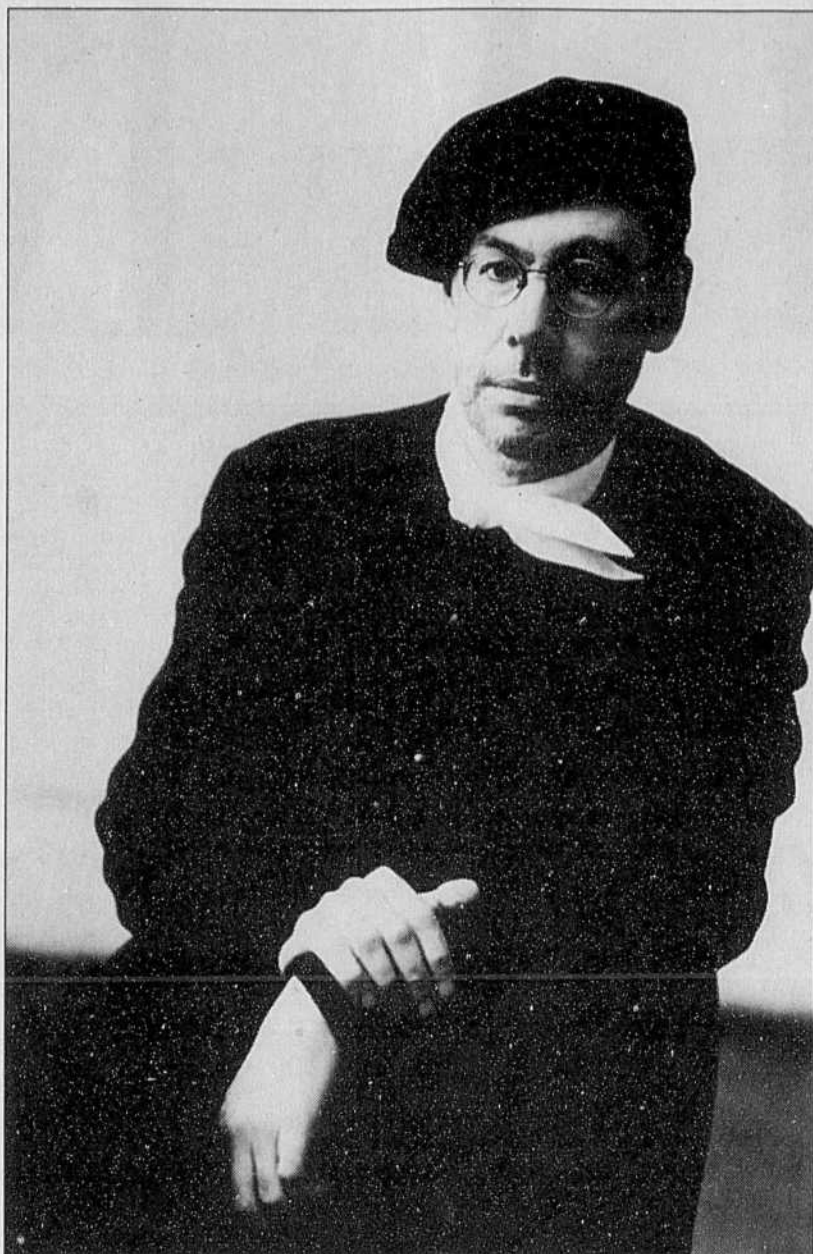


PHOTO CARLO CANTINI

«Il n'y a pas de pensée sans solitude assumée. Moi, je produis très mal dans le malheur. Tout individu, tout poète est fait pour être heureux. La mélancolie peut être dépassée par l'émerveillement devant le monde», soutient François Charron.

Extrait de *Le passé ne dure que cinq secondes*, à paraître vers la fin du mois d'août

Apportez-moi un verre de vin
pour éclairer mes lèvres.

Laissez-moi me redécouvrir
à travers deux ou trois offenses
tout en demeurant inapprochable.

Couchez-moi sur la terre aérienne
afin que je puisse sans bruit admirer
ma part de nuages.

Et surtout, oh oui surtout,
lisez-moi des histoires délicates
où rire, rêver, s'ennivrer
donne à la nature originelle
le privilège terrifiant
de ne laisser aucune trace.

FERRÉ

On redécouvre le gueulard illuminé
qui faisait suer les journalistes

SUITE DE LA PAGE D1

Ferré, enfant, à Monte-Carlo, où il est né le 24 août 1916, puis en Italie, chez les frères des écoles chrétiennes du collège Saint-Charles de Bordighera. «Une triste époque de ma vie», dira-t-il plus tard, qui lui laissa un sale goût dans la bouche. On revit sa montée à Paris, en 1935, puis son retour dans sa principauté natale, à Monte-Carlo. On refait la traversée: le premier triomphe à l'Olympia, en 1954, en vedette américaine de Joséphine Baker, la consécration à l'Alhambra — pas celui de Grenade, celui de Paris —, les soirs de gloire à Bobino, les rixes avec Coquatrix, ses échecs — le feuilleton lyrique *La Nuit* lui valut un spectaculaire éreintement —, l'exil douloureux et tumultueux au château de Perdrigal, les embrasements libertaires et les années de musique en bas des reins avec les Zoo. *C'est extra*: un tube si fort qu'il peut cacher une œuvre, écrit Belleret. «Le démon du midi qui saisit un pareil client n'est évidemment pas un sous-fifre de l'enfer», s'exclame le biographe. On dirait du Ferré, non? «L'amour, ça commence dans le regard et ça finit dans la miction.» Ça, par contre, c'est vraiment du Ferré.

On le suit partout, le poète. Dans ses échappées en famille qui ne le détournent pas de sa fièvre créatrice, dans ses innombrables tournées — il en a même fait une en compagnie de notre Robert Charlebois national — ou sur sa table de travail. Il est passionnant d'apprendre la genèse d'*Avec le temps*, l'une des chansons du siècle, rien de moins, que Ferré finira par maudire, comme une confession qui revient vous hanter.

Les personnages qui traversent le roman de sa vie sont multiples. Il y a Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Apol-

inaire et Aragon, ses compagnons d'enfer, ses «nomades camarades». Il y a Madeleine, l'irremplaçable Madeleine qui fut là pendant 18 ans. Elle fut son amour et sa matrone. La rupture fut horrible. Belleret en fait l'autopsie. Il y a la célèbre guenon Pépée (J'avais des fleurs dans sa barbiche). On pleurera devant son cadavre. Au fait, pourquoi n'apparaît-elle pas à l'index? Il y a enfin cette douce Marie-Christine, l'épouse qui lui avait fait découvrir «l'amour vrai, sans rapports de force», celle qui l'accompagnera jusqu'au bout, dans sa retraite toscane de Castellina-in-Chianti. On redécouvre Ferré, le gueulard

illuminé, celui qui faisait suer Chanel et tous les autres journalistes, celui qui chantait «Yes, I am an immense provocateur». Celui aussi qui savait si bien détester la télévision: «La télévision, c'est la fin du monde. C'est un appareil à mettre les gens en prison, c'est-à-dire un filic à la maison.»

On ressort repu de ce long voyage de 733 pages auquel nous convie Belleret. On revoit passer sa propre vie, évidemment, ses chagrins que Ferré savait si bien accompagner: «Je suis le fantôme Jersey/Celui qui vient les soirs de frime/Te lancer la brume en baisers/Et te ramasser dans ses mots». On retient ce qu'on peut, ce qu'on veut, d'une pareille somme. Moi, je retiens surtout deux mots: la solitude et la tristesse. L'art est une excroissance de la solitude, disait Ferré. «Les seules choses valables se font dans la tristesse et la solitude.» Il disait aussi: «La raison d'être du poète? La voilà: la page blanche, la plume, le mot. Le reste est anecdote.» Thank you, Léo!

LÉO FERRÉ, UNE VIE D'ARTISTE
Actes Sud/Leméac
Paris, 1996, 773 pages

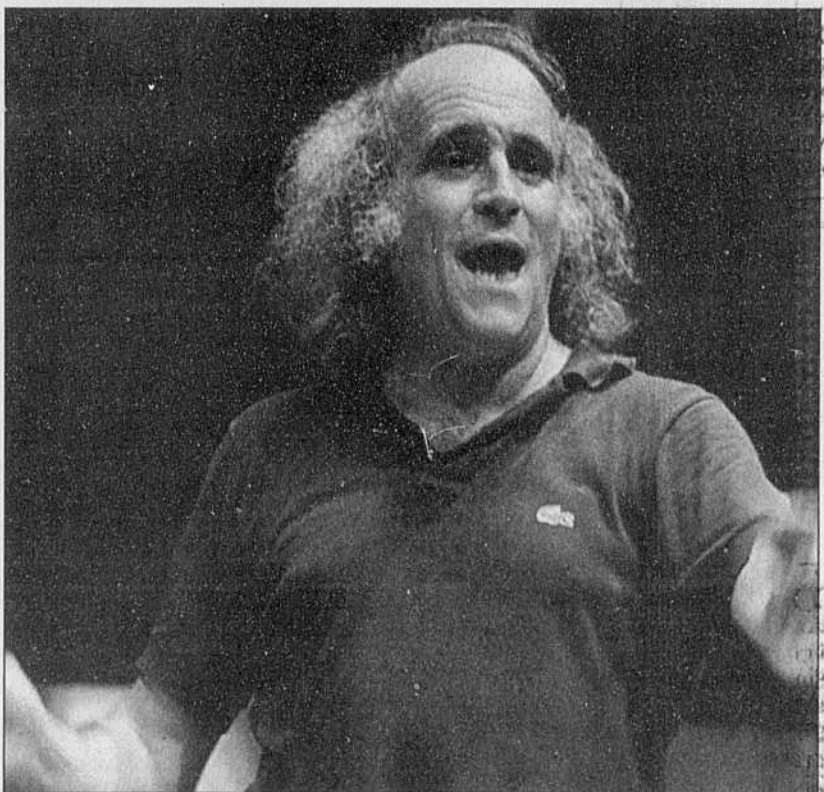


PHOTO ARCHIVES

L'art est une excroissance de la solitude, disait Ferré. «Les seules choses valables se font dans la tristesse et la solitude.»

CHOLÉRA

Un regard de femme
sur le XIX^e siècle du Canada français

SUITE DE LA PAGE D1

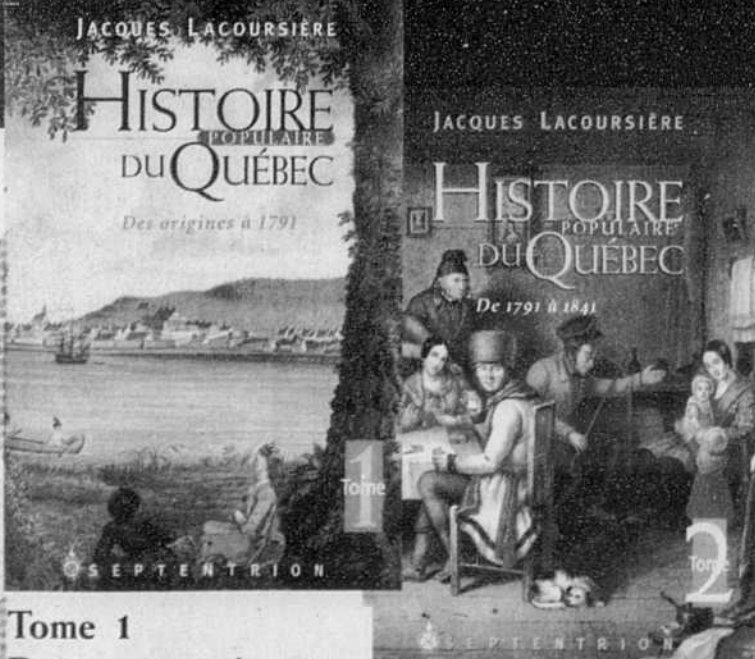
Après *Le Roman de Julie Papineau*, de Micheline Lachance, paru il y a quelques mois, *Les cahiers d'Isabelle Forest* propose un regard de femme sur le XIX^e siècle du Canada français. Voilà qui est rafraîchissant et réjouissant car il donne un nouveau souffle à cette époque que les Québécois ne connaissent que superficiellement.

Une époque qui semble être à l'origine de l'imbroglio constitutionnel que nous connaissons toujours, un siècle et demi plus tard. En témoigne cette envolée de la narratrice au moment où on annonce l'union des deux Canada: «Les Hauts-Canadiens auront

droit à autant de députés que nous, même si notre population est supérieure d'un tiers à la leur. Nous devons porter l'énorme poids de leur dette. Les débats parlementaires se dérouleront uniquement en anglais. Et le principe de la responsabilité ministérielle, dont lord Durham a pourtant eu l'intelligence de recommander l'adoption, ne s'appliquera pas. Qu'allons-nous faire devant tout cela? Nous allons encore composer des articles, faire des discours, rédiger des pétitions.»

LES CAHIERS D'ISABELLE FOREST
Sylvie Chaput
L'Instant Même
Québec 1996, 296 pages

JACQUES LACOURSIÈRE

HISTOIRE POPULAIRE
DU QUÉBEC

Tome 1
Des origines à 1791
484 pages, 29 \$

Tome 2
De 1791 à 1841
448 pages, 29 \$

Une histoire
du Québec vraiment populaire!
Pour mieux comprendre le Québec d'aujourd'hui.

SEPTENTRION

1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
Télécopieur: (418) 527-4978

BEST-SELLERS



LES LIBRAIRIES DE LA CAPITALE
ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE SECOND VIOLON, Yves Beauchemin — éd. Québec/Amérique
2. LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU, Micheline Lachance — éd. Québec/Amérique
3. LES AUBURES MONTRÉALES, Monique Proulx — éd. Boréal
4. LE FILS D'ABUELO, Michel-Rémi Lafond — éd. Vents d'Ouest

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE TOUR DE MA VIE EN 80 ANS, Marguerite Lescop — éd. Lescop
2. LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE — DES ORIGINES À NOS JOURS, Collectif — éd. HMH
3. LE CAUCHEMAR AMÉRICAIN, Robert Dole — éd. VLB

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE TESTAMENT FRANÇAIS, Andréi Makine — éd. Mercure de France
2. LILA DIT ÇA, Chimo — éd. Plon
3. POSSESSIONS, Julia Kristeva — éd. Fayard
4. LA TRAVERSÉE, Philippe Labro — éd. Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

1. MARCEL PROUST, Jean-Yves Tadié — éd. Gallimard
2. COROT, LA MÉMOIRE DU PAYSAGE, Pomarède et de Wallens — Gallimard
3. LE DÉSIR D'ÊTRE UN VOLCAN, Michel Onfray — éd. Grasset

LIVRE JEUNESSE

1. CYRUS, L'ENCYCLOPÉDIE QUI RACONTE, Christiane Duchesne et Carmen Marois — éd. Québec/Amérique

LIVRE PRATIQUE

1. LES ARBRES DU CANADA, John Laird Farrar — éd. Fides
2. INTERNET, Arnaud Dufour — éd. PUF, coll. «Que sais-je?»

LE COUP DE COEUR

1. BALTHUS, Claude Roy — éd. Gallimard

171, rue Rideau, Ottawa, Ontario K1N 9P1 - (613) 241-7287

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

L I V R E S

ESSAIS ÉTRANGERS

L'histoire du monde en trois actes

LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE, LES SECRETS

DE NOS ORIGINES,

Hubert Reeves, Joël de Rosnay, Yves Coppens et Dominique Simonnet, Seuil, Paris, 1996, 552 pages.

ANTOINE ROBITAILLE

« Jusqu'à présent, seules la religion, la foi, la croyance offraient une solution » aux grandes questions existentielles comme « d'où venons-nous? », « que sommes-nous? », « où allons-nous? ». « Aujourd'hui, explique Dominique Simonnet, la science s'est fait une opinion ».

Simonnet, rédacteur en chef adjoint à la revue *L'Express*, est l'initiateur d'un petit livre-entretien intitulé *La plus belle histoire du monde*. Un ouvrage où « la science » expose son opinion sur l'histoire du monde et les explique de façon vulgarisée, par la voix de trois de ses plus prestigieux représentants. Hubert Reeves, notre Tournesol (plus ou moins) national, astrophysicien, expert en Big Bang. Joël de Rosnay, l'homme symbiotique, historien du biologique et d'un tantinet futurologue. Et enfin Yves Coppens, professeur de paléontologie au Collège de France.

Trois scientifiques, trois entretiens. Qui constituent un triptyque sur l'histoire naturelle, aux têtes de chapitre suivantes: « l'univers, la vie et l'homme ». Trois actes, chacun divisé en trois scènes.

L'organisation du livre, axée autour de ces trinités, offre peut-être une clé pour comprendre un des fils conducteurs du questionnement de Simonnet: le rapport entre le religieux et le scientifique. La religion conserve-t-elle une place dans notre monde où les réponses existentielles dominantes sont scientifiques? Oui, répondent en chœur les trois experts: il n'y a pas d'incompatibilité. La science observe, dit Coppens, la religion défend des interprétations. L'une est fondée sur la foi, l'autre sur le doute. Mais s'il y a incontestablement un progrès sur le front scientifique, durant le présent siècle, il ne s'est pas accompagné d'un progrès moral. C'est Reeves qui le rappelle. Foncièrement optimiste, l'astrophysicien n'en conserve pas moins une certaine crainte écologique: « sommes-nous en mesure de co-exister avec notre propre puissance? ». Si le « progrès moral n'est pas une évidence », comme l'affirme Reeves, les pas de géant de la science, depuis le début de ce siècle, sont certainement au cœur du présent essai. Plus on avance dans le temps, plus on semble en savoir sur le passé.

Dans le premier acte, Simonnet pose à Reeves la question du commencement: « qu'y avait-il avant » le Big Bang? Et Reeves de répondre que le concept même de « début » sied mal à l'histoire de l'univers. Comme dans la notion de Dieu de la tradition chrétienne, il n'y aurait ni début ni fin. Bref, on garantit, pour ce premier acte, une bonne angoisse pascalienne — moi aussi, il m'effraie, ce « silence éternel des espaces infinis », où les concepts de temps et d'espace ne font qu'un!

Pour qui n'a pas lu les précédents ouvrages de Reeves, les explications claires et imagées de ce dernier sauront au moins jeter un peu de lumière sur les mystères de la genèse du monde. Et sur la notion de l'univers qui s'étend? Reeves, avec ses métaphores, se fait des plus inventifs pour nous permettre de concevoir ce qui semble excéder les limites de l'entendement humain.

Reeves explique la formation de notre système solaire en se référant à l'image de la purée et de la soupe à l'alphabet. Dans le deuxième acte, Joël de Rosnay ne quitte pas la métaphore culinaire. Il use de la vinaigrette et de la choucroute pour illustrer le grand passage de l'inerte au vivant. Ce passage, du reste, a depuis longtemps été inconcevable sans un coup de pouce du hasard... ou de Dieu. Ce dernier n'étant plus une hypothèse, de Rosnay en évoque deux autres. La première, du type « raélienne »: la vie aurait été transportée ici via un astéroïde! Mais l'hypothèse préférée de de Rosnay reste celle de la longue épopée des molécules et cellules. Réactions chimiques, fermentations et proliférations dans les lagunes ont débouché sur deux « inventions géniales »: la respiration et la photosynthèse. Puis c'est l'étape de la reproduction et du sexe, qui naissent du cannibalisme des cellules.

Il doute, mais énonce: c'est un scientifique

Yves Coppens, dans le troisième acte, se fait un peu plus concret, mais ne fournit pas plus de certitudes que ses deux prédécesseurs. Il demeure un scientifique, qui doute; mais qui défend fermement ses hypothèses. Sa spécialité: les ancêtres de l'homme, le sapiens sapiens. Pour lui, c'est clair: « nous sommes tous des Africains ». La nature, avant d'en arriver à créer des hommes, a tâtonné énormément: il y a eu, en Afrique, « un foisonnement d'espèces », motopithèques, australopithèques, etc. Dont Lucy — nommée, c'est confirmé, d'après la chanson des Beatles, *Lucy in the sky...* —, une australopithèque âgée de 3,5 millions d'années, trouvée en 1974 dans l'Afar éthiopien. Coppens avance du reste que c'est grâce à une sècheresse africaine que l'histoire simiesque s'est divisée en deux chemins dont l'un a mené à la naissance de Cro-magnon, puis de l'homme.

Tout au long du récit, on sent une sorte de tentation bio-historique de la part de Simonnet: il y aurait une logique de l'évolution qui va du simple vers le complexe.

Bien sûr, notre journaliste et ses invités se tiennent loin des interprétations téléologiques, qui verraient dans cette « logique » une « intention de la Nature » à respecter, sous peine de sanctions — réflexe fréquent chez les écologistes et chez certains journalistes d'Ottawa qui ont vu dans le déluge saugéné une vengeance de Dieu!

Mais dans l'épilogue, où ils professent tous leur foi dans l'homme et sa liberté, nos quatre penseurs dégagent un certain devoir des humains. Nous — c'est-à-dire la « nature rendue consciente d'elle-même » — devons prendre conscience que nous abordons le quatrième acte de l'histoire naturelle qui s'emboîtera plus que jamais, au prochain siècle, avec celle des humains. « L'homme est en train d'inventer une nouvelle forme de vie », affirme de Rosnay. Et Reeves de conclure: « A nous de faire en sorte que cette belle histoire du monde se poursuive ».

Voilà donc un petit livre trop ambitieux mais dont le produit final, autant scientifique que poétique, s'avère très utile. Pour nous aider à comprendre l'essentiel des innombrables connaissances récentes sur la nature. Pour fournir aux profs de sciences naturelles des métaphores parlantes sur l'histoire du monde. Ou enfin pour aider à décloisonner des savoirs souvent enseignés sans lien les uns avec les autres.

La guerre? Yes, sir!

LE BEL AVENIR DE LA GUERRE

Philippe Delmas

Éditions Gallimard, Paris, 1995, 281 pages

JOCELYN COULON

LE DEVOIR

Philippe Delmas est un fin observateur français des affaires internationales. Disciple de Metternich et Kissinger, ce qui n'est pas un défaut, son livre sur le phénomène de la guerre s'ouvre sur une phrase troublante du grand stratège chinois, Sun Zi, qui vécut il y a vingt-cinq siècles: « La guerre est la province de la vie et de la mort ». Delmas nous annonce donc que, loin de s'être atténuée, la guerre a un bel avenir. Elle ne se fera plus nécessairement entre États, comme avant, mais entre des adversaires qui veulent s'éradiquer.

De 1945 à 1989, le monde a vécu dans une sécurité factice, souligne Delmas.

Bien sûr, il y a eu des guerres, parfois sanglantes comme en Corée ou au Vietnam. Mais le nucléaire a empêché une conflagration mondiale. La « mort assurée » a tenu la planète au bord du gouffre et maintenu un certain ordre. « Les armes nucléaires ne furent pas des garanties de paix, écrit l'auteur, elles furent des productrices d'ordre. » Or, l'effondrement du mur de Berlin a balayé cet ordre, qu'on a cru un moment pouvoir remplacer par l'intégration économique et la pratique du droit. Erreur, dit Delmas. L'union économique ne compense pas « la difficulté de vivre ensemble » et l'utopie juridique ne crée pas « d'ordre politique parce qu'elle se trompe sur les causes et la nature de la guerre ».

« Les guerres, écrit l'auteur, peu-

vent obéir à deux logiques possibles. »

Celle de la puissance, qui engendre des guerres traditionnelles d'ambition et de conquête entre États. Celle du sens, qui engendre des conflits de légitimité ou se reflète « l'impossibilité pour certaines populations de vivre ensemble ou sous une certaine autorité ». Le droit convient aux États « car son but est de résoudre les conflits entre ces souverainetés ». Il ne peut rien contre les conflits de légitimité qui se développent.

Or, les guerres d'aujourd'hui (Yougoslavie, Caucase) ou celles de demain sont des conflits de légitimité. Si nous sommes confrontés à cette nouvelle menace, dit Delmas, cela est dû à la faiblesse des États et à leur émiettement. De plus en plus d'États sont incapables d'assurer leur sécurité intérieure, de contrôler une partie de leur territoire ou de respecter leurs minorités. D'autres, et pas seulement dans le Tiers-Monde, « ont

des difficultés croissantes à concilier leur devoir extérieur, qui est d'assurer leur intégration dans le système international, et leur devoir intérieur, qui consiste à assurer la représentation de la nation et à donner un sens à ces évolutions. Au fur et à mesure que l'État plaide et pratique l'intégration internationale [...], la nation s'inquiète et se demande: qui sommes-nous? »

Dans les deux cas, les États perdent leur légitimité et sont contestés, parfois violemment. Lorsque le conflit éclate, il dégénère « en lutte de survie où l'existence de chaque groupe est jugée par lui incompa-

tible avec celle des autres » et que la réponse humanitaire ne peut apaiser. Delmas se gaussa d'ailleurs de la naïveté des Occidentaux face à ces terribles conflits. « Nous avons du mal à nous défaire d'un rationalisme qui nous fait croire que les guerres doivent avoir de bonnes raisons. C'est-à-dire des raisons que nous comprenons », écrit-il en parlant des agressions de Saddam Hussein et de Slobodan Milosevic ou des massacres en Somalie et au Rwanda. Pour Delmas, le danger est clair: « La guerre ne naît plus de la puissance des États mais de leur faiblesse. »

L'auteur plaide donc pour des États forts et contre le morcellement auquel nous assistons depuis vingt ans. La communauté internationale doit « donner une absolue priorité à la stabilité des États », écrit-il. Celle-ci est le véritable préalable de toute autre ambition car l'instabilité est la source première de guerre. Il estime même que la stabilité passe avant la promotion de la démocratie. « L'histoire des trente dernières années montre, sans exception, que seuls les États stables ont pu révoquer les régimes autoritaires avec lesquels ils avaient commencé. »

Cet essai stimulant et roboratif devrait être lu par un large public malgré certaines erreurs, imparadonnables de la part d'un spécialiste. Ainsi, pour appuyer son argumentation, il écrit qu'actuellement « la France n'a jamais déployé autant de troupes hors de ses frontières ». C'est tout le contraire. La France avait 85 000 soldats à l'étranger en 1991, 45 000 en 1995. Mais cela n'enlève rien à la force de son plaidoyer.

GÉNÉALOGIE DES FAMILLES-SOUCHES DE SAINT-CASIMIR

par G.-Robert Tessier

ISBN 2-9803179-1-8

Reconstitution des familles présentes au recensement de 1842 jusqu'à nos jours avec leur ascendance jusqu'au premier ancêtre en terre d'Amérique. Travail basé sur les actes d'état civil de Saint-Casimir. 39 patronymes sont étudiés: Bélanger, Bertrand, Bigué/Nobert, Bussièrès, Delorme, Désailliers, Douville, Dusablon, Garneau, Gaulin, Gendron, Genest, Grandbois, Gresset, Hamilton, Labbé, Lachance, Landry, Laneville, Langlois, Laquerre, Leboeuf, Leduc, Lefebvre, Lépine, Naud, Perrault, Ricard, Richard, Rivard, Searle, St-Germain, Tessier, Therrien, Thibault, Toutant, Trottier, Vallée, Weller.

Volume de 446 pages. Prix 42\$ Par la poste 47\$ taxes incluses.

Comité du 150e de Saint-Casimir, C.P. 127 Saint-Casimir (Québec) GOA 3LO

LA PAGE D'ÉCRITURE

Le parc

Une nouvelle de Normand de Bellefeuille

Plus que tout, je crois, il aimait les parcs. Mais presque tout autant, il détestait les coureurs. C'est dire à quel point, simpliste mathématique, il pouvait abhorrer les coureurs dans ses parcs, ceux-là mêmes dont il connaissait parfaitement toutes les allées et les moindres bosquets, l'architecture capricieuse des kiosques, des pavillons de musique et jusqu'aux éloquentes traces de rouille, chaque fois singulières — et « si révélatrices », affirmait-il —, que laisse l'eau qui fuit aux fontaines et aux bassins publics.

Comment, se demandait-il, pouvait-on traverser ces endroits enchanteurs au rythme ridicule du petit trot alors que tout, chaque angle, chaque carré d'ombre ou de lumière, chaque disposition d'arbres et de fleurs, y avait précisément été pensé pour le plaisir d'une lente et distraite déambulation, pour les caprices du rêve immobile presque, que chaque banc s'efforçait de suggérer au promeneur solitaire?

Et pourtant, ils couraient. Puis ils couraient encore. Pire, ils piétinaient plantes et pelouses, même si de larges sentiers avaient été savamment aménagés selon une géométrie dont le secret séculaire ne pouvait certes qu'échapper aux adeptes d'un piaffement aussi bêtement binaire. Ils couraient donc, soufflant, suant, renaissant et geignant.

Tout, chez eux, l'horripilait, chaque muscle palpitant, tremblotant, à tout moment, eût-on cru, sur le point d'éclater, la figure souffrante en manque de saint linge, cette fausse noblesse, cet air, au milieu de tous, d'être seuls au monde, armés de leur bombe aérosol contre les chiens trop friands de gras mollets, leur grotesque accoutrement — couronnés de ratine, chaussés de véritables ventouses, n'allaient-ils pas, par jour de grande pluie et même de première neige, jusqu'à revêtir, et à la romaine telle une toge, un élégant et vert sac à ordures? —, sans oublier cette façon barbare de se servir des arbres — souvent trop jeunes et trop tendres — pour procéder à ces masochistes élongations musculaires qu'ils qualifiaient solennellement de réchauffement.

Personne, je crois, ne saura jamais avec certitude ce qui le poussa, en cette lumineuse fin d'après-midi de juillet, à se lancer ainsi à la poursuite de l'un de ces insupportables individus. Certains affirment, aujourd'hui encore, que c'est gentiment moqueur qu'il se mit tout à coup à talonner son joggeur en caricaturant avec génie chaque geste, chaque attitude, chaque effort, jusqu'à la moindre grimace. D'autres, non moins catégoriques, assurent que c'est une rage incontrôlable qui le fit à ce moment-là bondir de son banc favori et que sa chaise n'avait alors d'intention que proprement assassiner!

Ce qui se passe par la suite n'en paraîtra que plus énigmatique encore. Peut-être est-il un moment distraît ou bien troublé, ému, par le rythme particulier avec lequel les arbres alors se mettent à défilier au coin de l'œil? Ou bien s'agit-il de cette sensation particulière du vent, de

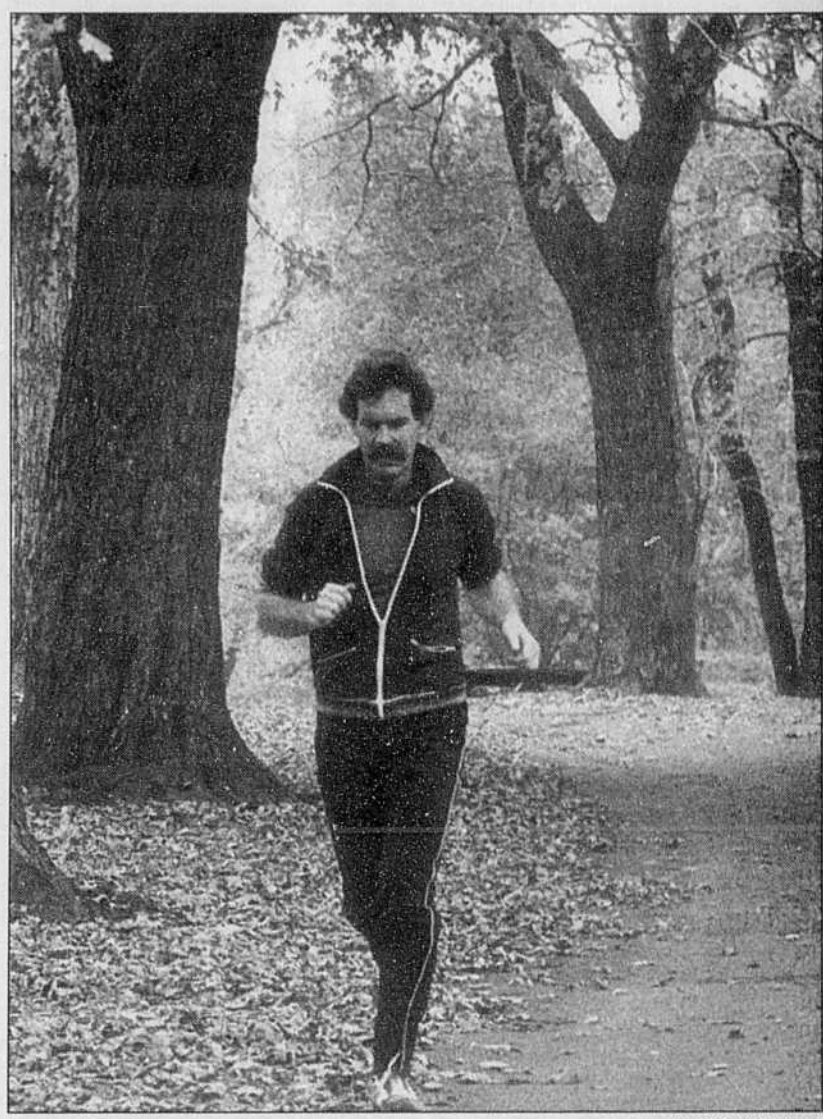


PHOTO ARCHIVES

Beau temps mauvais temps, il court, soufflant, suant, renaissant...

cette émotion nouvelle sur son visage qui, à cette vitesse inhabituelle pour son corps, tout à coup le surprend, le séduit? Et pourquoi cela ne tiendrait-il pas enfin à la souplesse étonnante de la terre sous son poids qui régulièrement la martèle ou bien au crissement des graviers, musical, presque marin?

Comment en être sûr? Cela demeure encore tellement invraisemblable, après toutes ces années. Toutefois est-il que dès le lendemain de cette lumineuse journée de juillet, à l'aube précisément, timide peut-être, timide sans doute, mais non moins énergiquement résolu, il pénétra dans le parc, il pénétra dans son parc, court vêtu et couronné de ratine, il appuya ses deux mains contre un arbre — trop jeune, trop tendre d'ailleurs! —, puis étira méticuleusement une jambe et l'autre, une jambe et l'autre...

Depuis, il court. Beau temps mauvais temps, il court, soufflant, suant, renaissant et geignant, il piétine plantes et pelouses bien que des sentiers aient été savamment aménagés selon une géométrie dont le secret séculaire ne peut certes qu'échapper à ce nouvel adepte d'un piaffement aussi bêtement binaire. Maintenant, a-t-il seulement encore le temps, avec cette façon, au milieu de tous, d'être seul au monde, de s'intéresser aux architectures capricieuses des kiosques, des pavillons de musique ou aux éloquentes traces de rouille, chaque fois singulières — et si révélatrices — que laisse l'eau qui fuit aux bassins et aux fontaines?

Chaque jour, je dois me faire violence. Combien de temps encore pourrai-je résister? Car ne faudrait-il pas, par la force des choses, que par une belle et lumineuse fin d'après-midi de juillet ou de septembre, à mon tour, décidément criminel ou plus gentiment moqueur, tout simplement, tout naturellement, je me lance à ses trousses?

Tiré de *Ce que disait Alice*

L'instant même, 1989

◆ ◆ ◆

Sept parties égales composent *Ce que disait Alice*, chacune se terminant par un texte consacré au personnage éponyme, redoutable grand-mère, « l'une des trois femmes de la maison ». Normand de Bellefeuille a rassemblé autour d'Alice une mosaïque ordonnée qui lui a valu le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle de 1989.

Le saint patron et architecte de la nouvelle, Boccace, avait, dès le XIV^e siècle, tout prévu: une constellation d'histoires, de conteurs le cédant momentanément à une instance narrative revenue à point nommé rappeler qu'il ne s'agit jamais que de littérature, que tout se ramène ici à une question de langage. Avec un rien de dérision, Normand de Bellefeuille souscrit à ce vaste programme dans *Ce que disait Alice*, sans omettre l'humour — la couronne de ratine sur la tête des suppliciés de la course, tout de même!

Jean des Gagniers
MONSEIGNEUR
DE CHARLEVOIX

Félix-Antoine Savard 1896-1982

L'auteur de «Menaud maître-draveur» a laissé une œuvre riche et diversifiée que Jean des Gagniers nous fait redécouvrir avec la précision de l'érudit, la sensibilité de l'artiste et la chaleur de l'amitié.

Abondamment illustré de photos, reproductions de dessins et de manuscrits.
288 pages — 29,95 \$



FIDES

LIBRAIRIE HERMÈS

Depuis 1976

de 9h à 22h
362 jours par année1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660

LES ARTS

EXPOSITIONS

Arles, capitale de la photo virtuelle

Vrai ou faux? Du 6 juillet au 18 août,
les Rencontres internationales de photographie d'Arles mêlent les cartesCHRISTIAN RIOUX
ENVOYÉ DU DEVOIR
À ARLES

«Nous acceptons facilement la réalité, peut-être parce que nous sentons que rien n'est réel.» Cette citation de l'écrivain argentin Borges a servi de guide au photographe Joan Fontcuberta à qui les Rencontres internationales de photographie d'Arles ont donné cette année carte blanche.

Les Rencontres avaient l'an dernier soulevé un tollé, la presse française dénonçant la futilité de plusieurs expositions où abondaient les représentations sado-maso-érotico-japonaises. Cette année, Arles retrouve sa place parmi les grandes mani-

festations internationales en organisant 16 expositions sur le thème «Réels, fictions, virtuel».

En cette époque de «réalité virtuelle», l'artiste catalan ne pouvait choisir meilleure ligne directrice pour faire partager ses obsessions et ses fantasmes aux 70 000 «voyeurs» qui se réunissent chaque année dans la petite ville camarguaise. Du 6 juillet au 18 août, chapelles, cloîtres, commanderie et palais de l'archevêché se métamorphosent en salles d'exposition où les visiteurs traquent aussi bien l'épreuve photographique que les lieux secrets de cette ancienne ville romaine. Plus internationales que jamais, les Rencontres présentent cette année les œuvres d'une cinquantaine de photographes venus

d'une douzaine de pays. On y trouve notamment celles de cinq Canadiens: Douglas Curran, Carol Dallaire, Denis Farley, Louis Lussier et Sandra Semchuk.

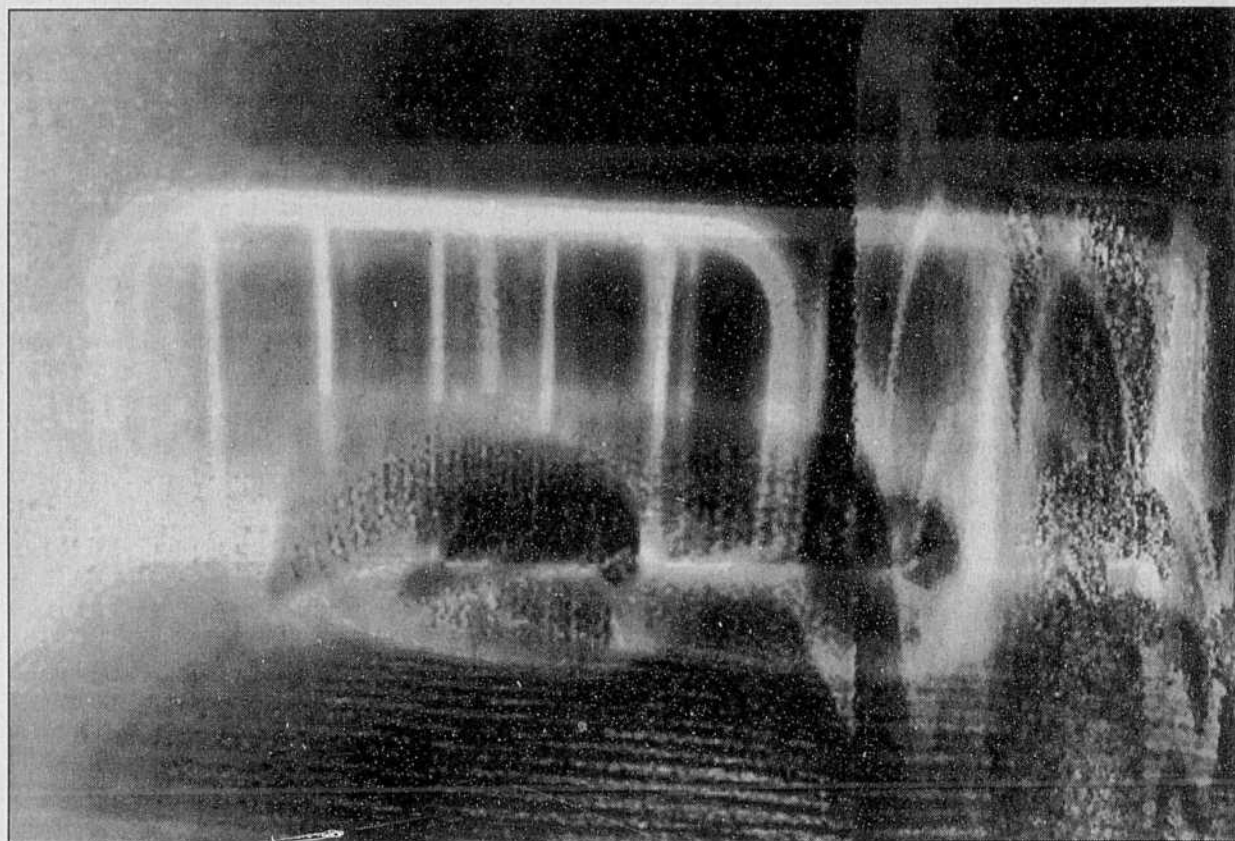
L'exposition emblématique est probablement celle de Nancy Burson qui a choisi depuis 20 ans d'explorer la physiologie humaine. De 1979 à 1991, l'artiste new-yorkaise a créé des visages fantastiques sur ordinateur, déformant et vieillissant les traits de ses modèles. Ses portraits vieillissants de Broke Shield et John Travolta ont fait le tour du monde. À l'inverse de ses contemporains, elle fait depuis 1991 des photographies sans retouches de visages d'adultes et d'enfants dont les traits ont été déformés par la maladie.

On sort de cette expérience convaincu que le visage de Claudia Schiffer est l'un des plus ennuyeux qui soit. Sa *Machine à vieillir (Age Machine)*, une installation informatique interactive, permet au visiteur de se voir vieillir en quelques minutes. Et pour ajouter la réalité à la fiction, il y a quelques années, le FBI emprunta la «machine» de Nancy Burson pour réaliser des portraits robots d'enfants disparus des années auparavant. Certains furent, dit-on, retrouvés!

Qui croire?

Tout aussi intrigants sont les personnages masqués d'Eugene Meatyard (1925-1972) qui peint une Amérique dans laquelle se baladent des pantins sans visages. La mort hante l'œuvre de ce photographe qui exerça le métier d'opticien et qui a réfléchi toute sa vie sur le rapport du photographe à la réalité.

Rien de plus émouvant que les clichés que Paolo Gioli a recueillis chez des portraitistes italiens d'après-guerre et auxquels il redonne une âme en les transformant en véritables suaires. Gioli ressuscite ces personnages morts depuis longtemps en leur enlevant ce que la



En revoyant cette image (...), une estampe infographique de Carol Dallaire, qui participe aussi aux Rencontres d'Arles.

SOURCE LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL

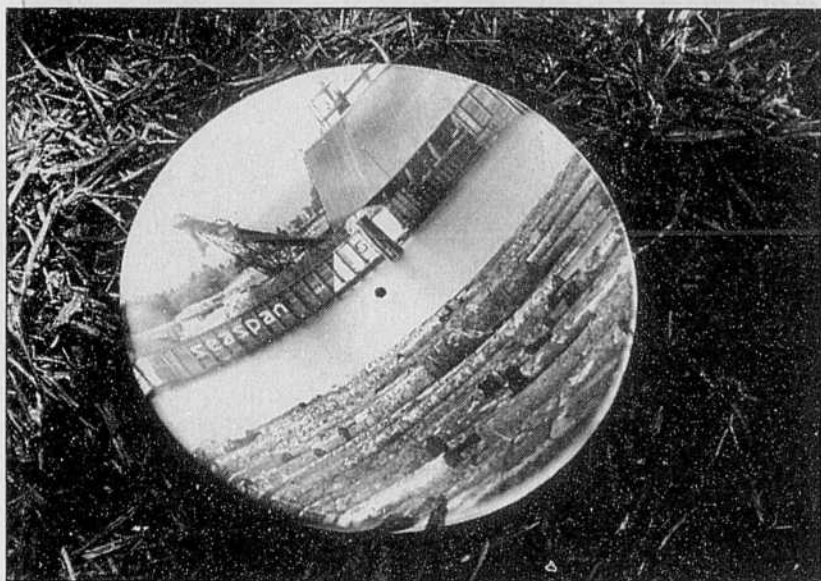


PHOTO ARCHIVES

Denis Farley, dont nous reproduisons ici une œuvre de la série *Camera Obscura*, est au nombre des cinq Canadiens qui participent aux Rencontres internationales de photographie d'Arles, dans le Sud de la France.

photo a de superflu, de fabriqué, de faux. En effaçant les traits de chacun, il fait surgir l'humanité du cliché.

William Wegman choisit plutôt l'angle humoristique. Artiste minimaliste dans les années 60, il s'engage à la fin des années 70 dans une aventure artistique étrange. Il achète un chien qu'il baptise Man Ray et qu'il photographie dans toutes les postures avec sa progéniture. Ces grands danois deviennent la métaphore d'une société où le ridicule ne tue jamais, mais semble faire partie de la normalité.

D'ailleurs on sourit beaucoup dans ces Rencontres où l'on a même imaginé un faux reportage photo sur la Bonk Business Inc. La compagnie aurait été fondée par un ancien pêcheur d'anchois, sorte d'Armand Bombardier finlandais, qui fut le premier à utiliser l'huile d'anchois... pour graisser les rouages. Il fallait y penser!

C'est sans parler de ces photographies d'ovnis recueillies aux quatre coins du monde ou des montages inquiétants de Grete Stern réalisés dans les années 1940. Libre au visiteur de croire qui il veut.

Chapelles, cloîtres,
commanderie et palais
de l'archevêché se
métamorphosent en
salles d'exposition où
les visiteurs traquent
l'épreuve
photographique

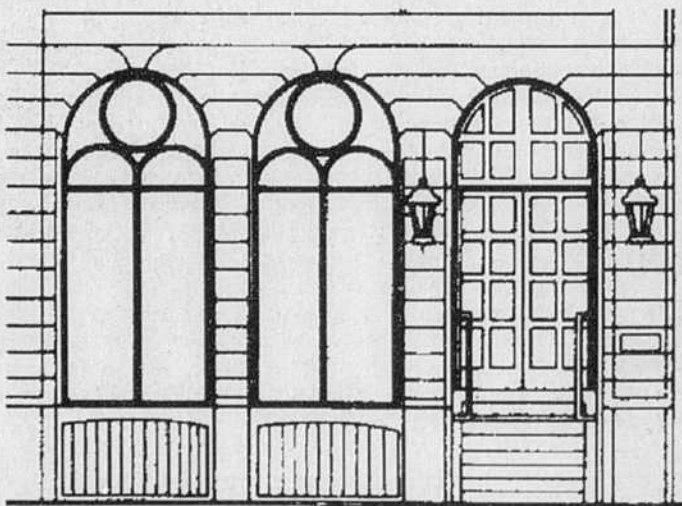
Musée Marc-Aurèle Fortin

SUPERBE EXPOSITION
avec textes explicatifs

Soixante œuvres de Marc-Aurèle Fortin
brillent aux cimaises du musée
durant la saison estivale

À LA BOUTIQUE :

Choix de reproductions inédites



118, St-Pierre, Vieux-Montréal Tél.: 845-6108

Hommage de: Technilab

Corot

le plus grand peintre du XIXe siècle, selon Monet

Ne manquez pas l'exposition au Musée des Beaux-Arts du Canada, à Ottawa.

Faites-en la découverte en compagnie d'Alain Surprenant,
artiste-peintre et historien de l'art diplômé de l'UQAM.

Départ le mercredi 21 août 1996, en autocar de luxe (60 \$/pers.)

Pour renseignements et réservations contactez :

VOYAGES LA PROMÉNADE Tél: (514) 974-2635 ou 1-800-265-0218

FONDATION DEROUIN

UNE RELATION PRIVILÉGIÉE AVEC DES ARTISTES DES TROIS AMÉRIQUES



UNE GALERIE D'ART - UNE SALLE DE CONFÉRENCE - UN CENTRE DE DOCUMENTATION
UN SITE EN VERSANT DE MONTAGNE OÙ L'ART S'INTÈGRE AUX LIEUX

INTÉGRATION AUX LIEUX
du 13 juillet au 15 septembre 1996

UN TERRITOIRE SANS FRONTIÈRE

EXPOSITION À LA GALERIE DU VERSANT :
Helen Escobado, Pierre Leblanc, Claude Beausoleil et René Derouin

INSTALLATIONS SUR LE SITE DES OEUVRÉS DE :
Helen Escobado, Pierre Leblanc et René Derouin

VISITES GUIDÉES TOUS LES SAMEDIS ET DIMANCHES

INVITÉS DES ÉVÉNEMENTS DE L'ÉTÉ 1996:

HELEN ESCOBEDO, CHRISTIAN MORISSONNEAU, GRACIELA SCHMILCHUK BRAUN, ROLAND
ARPIN, PIERRE LEBLANC, CLAUDE BEAUSOLEIL, JOCELYNE CONNOLLY et RENÉ DEROUIN.

À UNE HEURE DE MONTRÉAL

1303, Montée-Gagnon, Val-David (Qc) J0T 2N0
Montréal: Téléphone 524-6937 et télécopieur (514) 524-3020
Val-David: Téléphone et télécopieur (819) 322-7167

Ouvert du jeudi au dimanche de 11 h à 19 h

Artistes
de la galerie

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert tout l'été du mardi au samedi de 10h00 à 17h30

Après Lanaudière, l'Estrie et Charlevoix,
il nous reste encore un peu d'été

et
quelques places pour le voyage
à Ottawa autour du peintre

CAMILLE COROT

samedi 24 août

Aussi
le Musée du bronze d'Inverness

samedi 21 septembre

276-0207 ou 259-7629

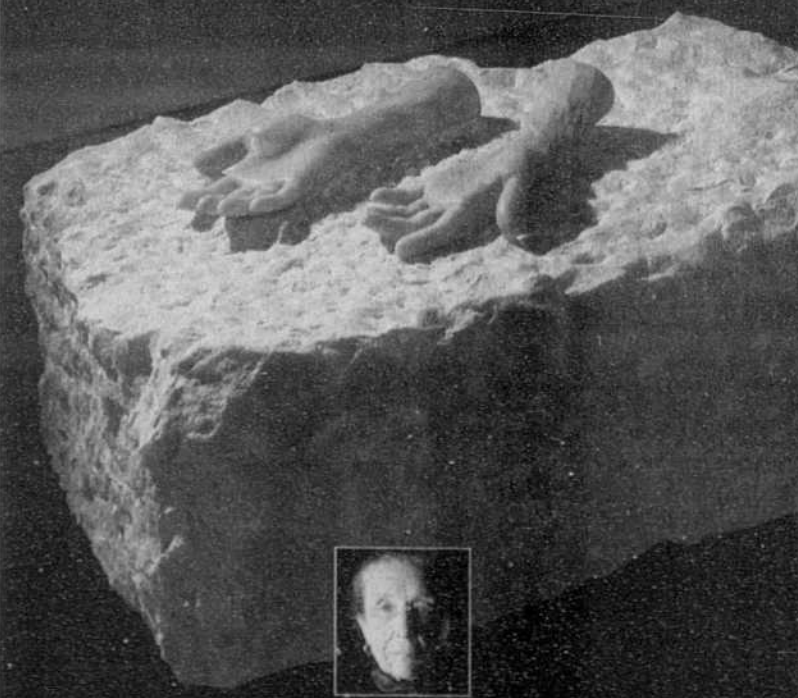
Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LOUISE BOURGEOIS
DU 28 AVRIL AU 22 SEPTEMBRE 1996

sculptures
installations
dessins



«...se libérer du passé,
c'est commencer à vivre.»

Déconstruite: 1970; (détail) marbre rose et acier, The Brooklyn Museum, New York.
Photo de Louise Bourgeois: David Seldner, New York.

Le dimanche:
atelier de création
pour toute la famille!

LE DEVOIR

MONTRÉAL TRUST

385, RUE SAINT-CATHERINE OUEST, MONTRÉAL TÉLÉPHONE: (514) 847-6212 MÉTRO PLACE-DES-ARTS

Venez au Musée des beaux-arts
de Montréal découvrir l'importante
rétrospective du peintre français
Pierre Soulages. Fasciné par le noir,
il en a fait son œuvre pendant 50 ans.
À la question «Pourquoi le noir?»,
il répond tout simplement:
«Parce que...»



Pierre Soulages

Soulages est né en 1919 à Rodez dans
l'Aveyron. Dès son enfance, il est attiré
par l'art roman, les menhirs gravés, les
grottes et les grands plateaux solitaires.
Peintre autodidacte, il découvre en 1938
la peinture de Cézanne et Picasso.
Au début des années 50, il est propulsé
sur la scène internationale et ses
œuvres sont collectionnées par les
plus grands musées. Les expositions
vont se succéder sans interruption,
aux États-Unis, en Europe, en Asie, en
Afrique et en Amérique du Sud. De 1987
à 1994, il réalise cent quatre maquettes
pour les vitraux de l'abbatiale romane
de Conques en France.

Depuis 50 ans,
Soulages n'utilise
que trois couleurs:
le noir, le noir
et le noir.



Soulages
Noir Lumière
Jusqu'au 15 septembre
Entrée gratuite

COMITÉ D'ORGANISATION
DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

AFAA

ASSOCIATION FRANÇAISE D'ART ET D'ARTISANAT

SECUR

GRANDS DÉCOUVERTEURS

AIR FRANCE

Ministère de la Culture
et des Communications

Ministère des Relations
Internationales

La Presse

Les trois autres couleurs de l'été



L'exposition

Magritte

vous

permettra

de découvrir l'univers provocant
de cet artiste surréaliste belge.

Jusqu'au 27 octobre.



L'exposition

Kiki Smith

vous dévoilera

une vision

profondément

humaine du corps. Jusqu'au
22 septembre.

L'exposition

Les ravages de la

guerre regroupe 97 estampes de

Francisco Goya et de Otto Dix,

des œuvres qui témoignent des

ravages de la guerre d'Espagne

et de la première guerre mondiale.

Une exposition organisée et mise

en circulation par le Musée

des beaux-arts du Canada.

Jusqu'au 26 août.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi). Entrée gratuite,
sauf pour l'exposition Magritte. 1379-1380, rue Sherbrooke Ouest. Autobus 24 ou station
de métro Guy-Concordia. Information: (514) 285-2000

Photos: Pierre Soulages, 1996 et Pierre Soulages dans son atelier, 48, rue Galange, 1960 (Photo Iris)
• René MAGRITTE, La porte ouverte, 1965, collection particulière © Charly Herscovici, Kinémo/ Montréal, 1996 • Kiki SMITH, Sans titre (Tête aux yeux de verre et aux dents de fer blanc), 1994, Collection Jon & Missy Butcher, Chicago, Illinois. Photo Ellen Page Wilson, avec l'aimable autorisation de Pace Wildenstein

LES ARTS

ARTS VISUELS

Droit au cœur, la liberté de Calder

CALDER

Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président Wilson, jusqu'au 6 octobre 1996

JENNIFER COUËLLE

Paris — Rester impassible devant l'œuvre d'Alexander Calder? Impossible. Même pour ceux qui cultivent leur aigreur. Relatant la fortune critique de ce sculpteur américain qui donna au mobile son souffle déterminant, Miriam Simon du Musée d'art moderne de la Ville de Paris (MAMVP) souligne le fait qu'ils soient de nature historique, critique ou poétique, les écrits sur l'œuvre de cet ingénieur gagné par l'art «s'orientent généralement vers un panégyrique enthousiaste.» Et pour cause: la sculpture de Calder est heureuse! Elle est «un petit air de jazz-hot, unique et éphémère, comme le ciel, comme le matin; si vous l'avez manqué, assurait Sartre, vous l'avez perdu pour toujours.»

Organisée par Lars Grambye du Louisiana Museum for Moderne Kunst de Humlebaek, au Danemark, où elle fut inaugurée en octobre 1995 et montée subséquemment au Moderna Museet de Stockholm, la lumineuse rétrospective Calder que présente actuellement le MAMVP sous les soins de la commissaire Suzanne Pagé réunit près de 150 œuvres réalisées entre 1925 et 1975, soit un an avant la mort de l'artiste né dans une famille de sculpteurs à Philadelphie en 1898.

En provenance d'institutions et de collections particulières de par le monde, dont plusieurs de la Galerie Maeght à Paris, des ensembles de sculptures où dominent le métal et les couleurs primaires, quelques peintures, des œuvres sur papier et des maquettes tracent ici un parcours thématique et globalement chronologique qui débute sous le signe pittoresque du célèbre Cirque de Calder. Dès 1927, l'allégre Américain, débarqué l'année d'avant sur les rives de la Seine, avait su attirer l'attention comme l'éloge de l'avant-garde parisienne avec ses représentations d'un environnement miniature animé de figurines conçues de matériaux hétéroclites — ficelle, bouchons de liège, sections de manche à balai et même une garniture en papier de petits fours pour... le tutu d'une danseuse à corde — et de portraits et caricatures en fil de fer d'un réalisme tout elliptique.

La silhouette de Josephine Baker fut l'une des premières à entrer dans l'immortalité calderienne du fil de fer noué où les espaces vides ne le sont jamais vraiment. Voisinant entre autres avec un Chat (1930) de bronze filiforme comme Giacometti aurait pu l'avoir coulé quelques années plus tard, la présente exposition nous donne à voir le portrait tout d'un fil aux plans multiples du peintre Amédée Ozenfant. Simples, un peu primitives, mais traduisant l'esprit d'observation plutôt remarquable de leur auteur, des sculptures de bois d'une lionne et d'un chameau donnent également le ton à cette première salle qui évoque les

débuts forains de l'artiste. Tout à côté, une série de dessins expressifs au crayon et à l'encre — tout d'un trait cette fois, ou presque —, avec trapézistes et jongleurs aux petites têtes et gros corps n'est pas sans rappeler les proportions de la figure et l'économie de la ligne errante de certains dessins de Picasso.

De manière générale, plus l'on s'en-

amorcée. Contre un fond plat et blanc, *The White Frame* (1934) fait se balancer comme une pendule un disque, vriller une forme spirale et tourner des boules rouge et noir. Ailleurs, une musique métallique résonne au gré d'un jeu de gravité entre des poids lourds et légers: les parois d'assiettes de métal orangé de tailles variables sont tour à tour visitées par un globe qui les fait sonner.

A la prévisibilité de la motion

motorisée, l'artiste favorisera rapidement la liberté de l'air et ses oscillations imprévisibles. Naissent, en 1932, les premiers «mobiles», ainsi baptisés par Marcel Duchamp. Désormais, la sculpture n'est plus contrainte à la simple suggestion du mouvement, elle est mouvement. Bleues, jaunes, rouges, noires, blanches, des suites de boules, du microscopique au plus grand, des feuilles et formes organiques volent, flottent, se déplacent tout doucement. C'est le néo-plasticisme de Mondrian à qui Calder avait suggéré de faire bouger ses peintures dans des directions différentes (!) et le surréalisme organique d'Arp et de Miro articulés dans une même ingénieuse poésie de phénomène.

Après les mobiles, les «stables», dit

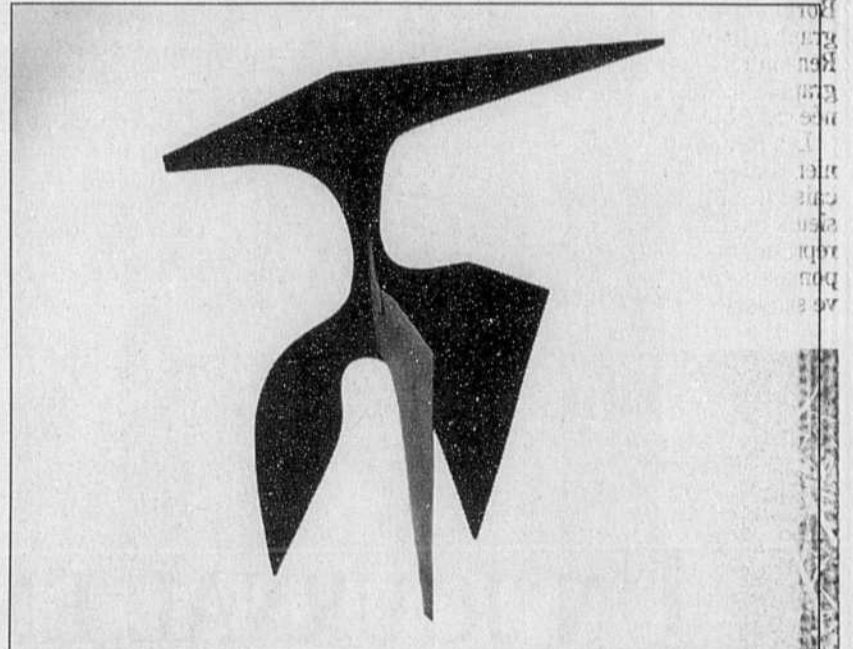
cette fois Jean Arp. Ces silhouettes d'acier aux profils courbes, dont nombre sont monumentales, quasi architecturales, virent le jour à partir de 1937. La monumentalité ici est surtout réservée aux mobiles, mais qu'importe, puisque les Parisiens ont leur stable géant à la Défense et le nôtre — parce que nous en avons un aussi, moins grand, mais... — s'élève sur l'île Sainte-Hélène, heureux legs d'Expo 67.

Si la formule rétrospective constitue intrinsèquement une épreuve à risque, où, même chez les plus grands, l'abondance, la répétition et les variations sur un même thème ne sont pas toujours favorables à l'appréciation de l'unicité de l'œuvre d'un artiste, le pari est ici tenu. Voir une œuvre de Calder se mouvoir ici ou là, en voir une autre

surplomber un site public, nous rappelle, bien sûr, l'artiste honorable qu'il était. Une production simple et ingénieuse qui prit sa place dans l'histoire de l'art moderne. Mais être tenu en haleine devant plus d'une centaine d'œuvres de ce sculpteur nous apprend ou nous confirme que Calder n'était rien de moins que brillant.



La Danseuse, bronze en quatre pièces, 1944



Small stable with a long nose, feuille de métal peint, 1946

Une première à Québec
L'an de
La Parallaxe
Colloque d'art international
1^{er} au 7 septembre 1996
Montréal - Québec

L'informatique appliquée aux arts par des artistes et conférenciers de plusieurs pays.

Passé à côté?

Inscriptions et informations continues
<http://www.qbc.clic.net/~obscure>
<http://www.qbc.clic.net/~obscure/parallaxe>
ou composez le 1-418-529-3775

La Parallaxe

AVATAR

OBSCURE
RADIO BASSE-VILLE

La Parallaxe bénéficie de l'aide du Conseil des arts et des lettres du Québec, de l'aide de la Ville de Québec et du Ministère de la Culture et des Communications du Québec, du Ministère des relations intergouvernementales, et bien d'autres.

MAIS QUI EST DONC MARCEL BARIL ?

L'INTÉGRALE DE L'EXPOSITION PRODUITE ET RÉALISÉE PAR LE MUSÉE DE CHARLEVOIX.

JUSQU'AU 29 SEPTEMBRE 1996

Ateliers de création gratuits pour enfants de 6 à 11 ans • Réservations 872-1707

MARCHÉ BONSECOURS
MONTRÉAL
350, rue Saint-Paul Est, Montréal

LE DEVOIR

CKAC 730

Le marché saisonnier des producteurs agricoles est ouvert jusqu'à la fin octobre.

la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
du 4 juillet au 16 août 1996

La Poterie traditionnelle japonaise
présentée par le Ministère du Patrimoine canadien,
programme des expositions internationales

École de calligraphie japonaise
Hiroko Okata, directrice

Le public est invité au vernissage des expositions
le jeudi 4 juillet à 19 h

Entrée libre • Accessible par ascenseur
HORAIRE D'ÉTÉ DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h

MUSÉE McCORD
690, RUE SHERBROOKE O. • (514) 398-7100 • MÉTRO MCGILL

Nathahine

PHOTOGRAPHIES DE FEMMES AUTOCHTONES DE NANCY ACKERMAN

Du 1^{er} août 1996 au 12 janvier 1997

LE DEVOIR

UN JOURNAL ENGAGÉ POUR DES GENS EXIGEANTS.

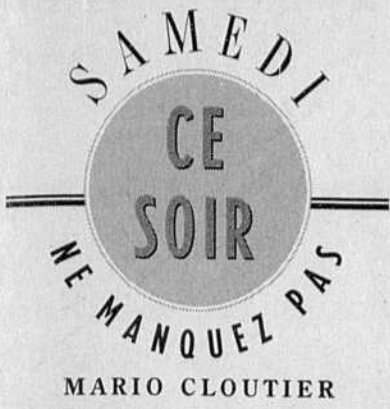
Qui sont les 172 000* lecteurs
du quotidien LE DEVOIR

L'élite bourgeoise? Les mordus de culture? Les hommes et femmes politiques?
Les très intellos...? D'importants hommes et femmes d'affaires...
Eh bien, oui. Il ya aussi tous les autres, ceux qui recherchent tout simplement
une information éclairée, approfondie, inégalée. Ce sont des gens actifs,
curieux, de leur temps et surtout très exigeants.

Ce sont nos lecteurs et nous en sommes fiers!

* D'après le rapport statistique annuel *STATMÉDIA - printemps 1996*, produit par Jolicoeur & Associés,
le nombre de lecteurs moyen, par jour, (15 ans et plus) du lundi au vendredi est de 96 000
et le nombre de lecteurs moyen pour l'édition de fin de semaine est de 172 000.

LA TÉLÉ DU WEEK-END



THALASSA

Autour du thème de la mer, deux sujets créant contraste sont au menu: la pollution et l'entraide.

TV5, 18h

LE GOÛT DU MONDE

Le comédien Denis Bernard anime cette émission sur les traditions culinaires. Ce soir, l'Italie.

Canal D, 20h

AROUND THE WORLD IN 80 DAYS

L'animateur Michael Palin nous amène au Moyen-Orient à dos de chameau.

PBS, 21h



CINÉMA
AU PETIT ÉCRAN

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30	
RC	2 (2) 4 (4)	Atlanta 1996 (9:00)		Le Téléjournal	Raison Passion (18:20)	Atlanta 1996						Le Téléjournal	Atlanta 1996 (22:16)			
TVA	4 (5) 6 (6)	Vidéo Rock... (16:35) / Rencontre... (16:40) / Église (16:40) / Forêt... (16:45)	Fleurs et Jardins	Dinosaures	Le TVA	Cinéma / LA PIN-UP EST UN HOMME (6) avec John Dye, Steve Lyon							Cinéma / LIAISON FATALE (5) avec Michael Douglas, Glenn Close	Le TVA / TVA Sports / Loteries (23:39)	Cinéma / DARK ANGEL (5) avec Dolph Lundgren, Brian Benben (23:52)	
RQ	15 (17) 24 (30) 46	Cinéma / L'ÎLE D'INCOGNITO (4) Dessins animés		Les Nouvelles Aventures de Skippy	National Geographic	Plaisir de lire	Le Monde en mouvement / Empreintes - Le Pouvoir et les Artisans d'art						Cinéma / LA BAULE-LES-PINS (3) avec Julie Bataille, Candice Lefranc	Cinéma / LE TEMPS DES GITANS (3) avec Davor Dujmovic (22:44)		
QCS	2 (4) 16 (30) 35 49	Le Petit Journal	Passion Plein Air	Le Gr. Journal (17:40)	Cinéma / CHAMBRE À LOUER (5) avec Chad Lowe, Gail O'Grady								Cinéma / VIVRE ET LAISSER MOURIR (4) avec Roger Moore, Yaphet Kotto	Le Grand Journal (22:35)	Passion plein air (23:05)	Cinéma / MES QUARANTE... (6) (23:35)
CBC	5 (6)	'96 Olympic Games (9:00)	News	Busy Bodies	1996 Olympic Summer Games									Saturday Report	'96 Olympic Games	
ABC	8 (13)	Fish 'n Canada	Babylon 5	Newsline	Regional...	E. Now	Home Improv.	Dr. Quinn, Medicine Woman	Law & Order	Lonesome Dove				CTV News	News	
CBS	12	Red Green...	World Championship Wrestling	Pulse	Country Prof.	Star Trek: Deep Space Nine	Star Trek: Voyager								Pulse	
NBC	8	International Race of Champions	Coach	ABC News	ABC News	Wheel of... Jeopardy!	Funniest Hypnotist							News	Tales from... Hard Copy	
PBS	22	Golf / Buick Open (16:00)	Pub	ABC News	Pub	Star Trek: Deep Space Nine	Second Noah							Baywatch		
NTS	3 (8)	1996 Summer Olympics (12:00)		NBC News	NBC News	1996 Summer Olympics / Se poursuit jusqu'à minuit.								News	Hercules	
ONT	5 (10)	1996 Summer Olympics (12:00)		NBC News	NBC News	1996 Summer Olympics / Se poursuit jusqu'à minuit.									Pub	
CABLE	33 (57)	Julia's Kitchen	Evening at the Pops	The Lawrence Welk Show	Austin City Limits	Keeping up...	One Foot in...	Around the World in 80 Days	Cinéma / WOMAN IN THE DUNES (3) avec Eiji Okada							
	6 (13)	Malone	Washington	Wall Street	Sneak Previews	Inside Albany	The Editors	McLaughlin...	Fools & Horses	Keeping Up...	As Time Goes	Mr. Bean	Red Dwarf	World Music Special	Cinéma	
	24	Cryptkeeper	Bugs Bunny & Tweety Show	News	Focus Ontario	...Wilderness	R. Camilleri	The Simpsons	Red Green	Touched by an Angel	Canwest Global Special	Global News	Weird TV			
	TSN	Join In!	Polka Dot...	Bookmice	Polka Dot Door	Waste Not	Journeys	Cinéma / DR. STRANGELOVE OR HOW I LEARNED TO... (2)	Cinéma / FAIL-SAFE (4) avec Henry Fonda, Frank Overton (22:05)							
	RDS	Baseball / Angels - Blue Jays (15:30)		Sportsdesk	SPGA / Championnat senior VFW	Football / Rough Riders - Eskimos										
	TV5	F. Atlan. (15:30)	Superbike...	Golf SPGA / Champ. senior VFW	Sports 30	Mag. olymp.	Rallye automobile	Formule Atlantique / Trois-Rivières	Superstars WWF	Sports 30	Autodrome					
	CF	30 Millions...	Journal suisse	Visions/Gour.	Thalassa	Journal FR2	Rendez-vous	Bon Week-end	Hist. courtes...	Journal belge	Visions...	Passé... (23:15)				
	MP	Explorateurs	Télé-pirate	Schtroumpfs	Ma sorcière...	...d'étoiles	Animalement	Gymtonik								
	MM	Musique vidéo (13:00)	VoxPop	Perfecto	Fax	Box-office	ConcertPlus / Blur: Showtime	Musique vidéo	Bouge de là	Musique vidéo						
	SE	VideoF. (14:30)	SuperHitVideo	R.S.V.P.	The Tube	Spotlight	Start Me Up	Big Ticket / Ed Sullivan Rocks	VideoFlow	The Tube	Spotlight					
	YTV	Liaison interdite (15:50)	La Ballade de Little Jo		Vanessa la petite dormeuse	Potins du Sud										
	RD1	Yogi Bear	Rocko's Life	Spiderman	Squawk Box	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Video &...	Cinéma / JOURNEY TO SPIRIT ISLAND (4) avec Bettina	Super Dave...	Dog House				
	D	Bul. de santé	Aujourd'hui	Bulletin jeunes	Le Journal d'Atlanta		Cdn Moscou	Reportages / Meurtre au Mississippi	Le Téléjournal	Scully renc.	Dossiers / Cancer: la guerre...	Éd. Week-end	Résumé olymp.			
		La Pipe de Maigret (16:00)	Samedi de rire	Le Saint		En rappel: Pétula Clark	Le Goût du monde	Biographies / Madonna	Viva: chevalier et armures II (2/2)	Espions						

L'ÎLE D'INCOGNITO

(4) *The Island of Neva-wuz* Aust. 1978. Dessins animés de G. McLaren et P. Williams. Les projets d'un industriel mettent en péril une petite île paradisiaque.

RQ 16h30

VIVRE ET LAISSER MOURIR

(4) *Live and Let Die* G.-B. 1973. Drame policier de G. Hamilton avec Roger Moore, Yaphet Kotto et Jane Seymour. James Bond enquête sur la mort de trois agents britanniques assassinés le même jour en des lieux différents.

TQS 20h

LA BAULE-LES-PINS

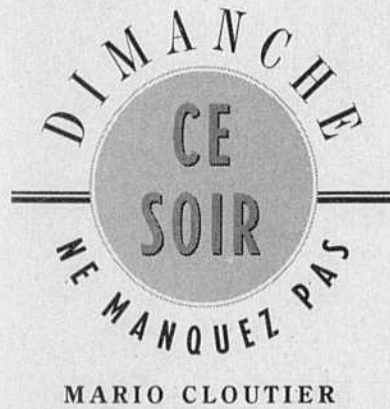
(3) Fr. 1989. Comédie dramatique de D. Kurys avec Julie Bataille, Candice Lefranc et Nathalie Baye. Leurs parents en mésentente étant restés à Lyon, deux fillettes sont obligées de passer les vacances avec leur bonne.

RQ 21h

*BILLY BATHGATE

(4) E.-U. 1991. Drame policier de R. Benton avec Dustin Hoffman, Loren Dean et Nicole Kidman. En 1935, à New York, un jeune homme né de parents pauvres se joint à une bande de gangsters dont il admire le chef.

CTV Minuit



HOLLYWOOD

En version française, cette excellente série traite aujourd'hui des débuts du cinéma sonore.

Canal D, 14h

BOX-OFFICE

Un dossier ultra-chaud sur les dessous de l'industrie du porno, ici et ailleurs.

MusiquePlus, 18h30

BOUILLON DE CULTURE

Toujours en rappel, mais toujours intéressant. Ce soir, le violoniste Yehudi Menuhin.

TV5, 20h30



CINÉMA
AU PETIT ÉCRAN

LE CERCLE DES INTIMES

(4) *Inner Circle* It. 1991. Drame social de A. Konchalovsky avec Tom Hulce, Lolita Davidovich et Bob Hoskins. Le projectionniste attiré de Staline est à ce point obnubilé par son maître qu'il en néglige sa jeune épouse.

TQS 21h

*SOURIS, TU M'INQUIÈTES

(4) Can. 1973. Etude de mœurs de A. Danis avec Micheline Lanctôt, Luc Durand et Olivette Thibault. Une mère de famille en apparence comblée est amenée à quitter momentanément les siens pour tenter de donner un nouveau sens à sa vie.

Canal D 22h

LE CAVE SE REBIFFE

(4) Fr. 1962. Comédie policière de G. Grangier avec Jean Gabin, Maurice Biraud et Bernard Blier. Un faussaire retiré des affaires revient à la fabrication de faux billets.

Canal D Minuit

LE DÉCALOGUE: TU NE CONVOITERAS PAS LE BIEN D'AUTRUI

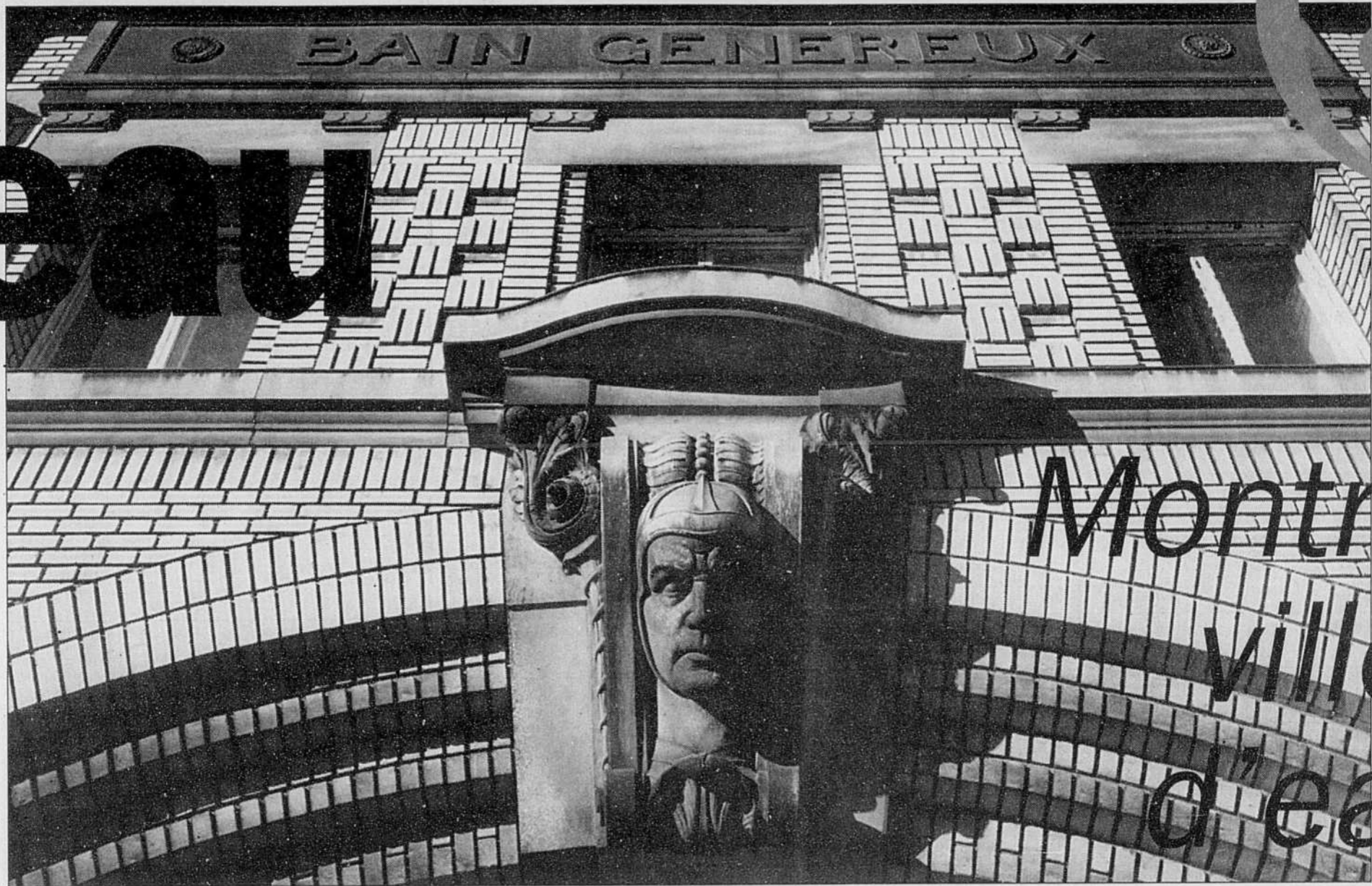
(3) Pol. 1989. Comédie dramatique de K. Kieslowski avec Jerzy Stuhr, Zbigniew Zamachowski et Henryk Bista. Deux frères décident d'acquiescer le timbre rarissime qui manque à l'importante collection que leur père leur a léguée.

SRC Minuit

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 (2) 4 (4)	Atlanta 1996 (11:00)		Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Atlanta 1996						Le Téléjournal	Atlanta 1996 (20:16)		
TVA	4 (5) 6 (6)	Automag Plus	Vie des gens riches et célèbres	Dinosaures Perspectives	Le TVA	Quand le coeur attend	Docteur Doogie	Rira bien	Cinéma / KUFFS (5) avec Christian Slater, Mila Jovovitch	Le TVA	TVA Sports (22:24) / Loteries (22:39)	Complètement marteau (22:46)	Les Choix d'une nation (23:15)		
RQ	15 (17) 24 (30) 46	Expédition / Sima Aonda (16:00)	Faune nordique	On aura tout vu	Cinéma / TISTOU, LES POUCES VERTS (5) Dessins animés	L'Afrique de toutes façons	Regard sur la nature	Vivement dimanche! / Mexi-Québec	Voyage Grandeur Nature	Cinéma / SAVANNAH (5) avec Jacques Higelin, Daniel Martin					
QCS	2 (4) 16 (30) 35 49	Le Petit Journal	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Écoute-moi / Un débat houleux sur l'avortement	Cinéma / LE CHASSEUR: L'AMOUR POURSUITE (5) avec Christopher McDonald, Dan Hedaya				Cinéma / LE CERCLE DES INTIMES (4) avec Tom Hulce, Lolita Davidovich	Le Grand Journal (23:57)				
CBC	5 (6)	'96 Olympic Games (7:00)	Disney / Encino Woman	1996 Olympic Summer Games											
ABC	8 (13)	Computer Ins.	Art Gardening	Moesha	Newsline	Family Play.	Hudson Street	Champs	The New Adventures of Superman	Cinéma / ANOTHER WOMAN (6) avec Justine Bateman, Peter Outerbridge	CTV News	Nightline			
CBS	12	Red Green	Automag Plus	FT Fashion TV	Pulse	Travel, Travel				Cinéma / FRANKIE & JOHNNY (4) avec Michelle Pfeiffer, Al Pacino	News / Sports	News	Star Tek...		
NBC	3	Golf / Buick Open (16:00)	Pub (11:30)	ABC News	Funniest Videos										
PBS	5	1996 Summer Olympics (7:00)	Pub	NBC News	1996 Summer Olympics										
ONT	33 (57)	Adam Smith	Visions of Light	Artist &...	Wild America	Naturescene	Nature / Kingdom of the Ice Bear								
CABLE	6 (13)	Burt Wolf	Victory Garden	First Edition	Wine Course	...Across Am.	All Creatures Great & Small	Evening at Pops	American Cinema	Cinéma / YANKS (3) avec R. Gere					
	24	Cryptkeeper	Bugs & Tweety Show	News	Sportsline	60 Minutes	Murder She Wrote	Cinéma / CARIBE (5) avec John Savage, Kara Glover	Global News	Sportsline					
	TSN	Brash. (16:00)	Polka Dot...	Bookmice	Global Family	Inquiring Minds	Journeys	Heartbeat	Inside the Line	From the Heart	Wine Cellar	Vital Signs			
	RDS	Horse Racing	Golf SPGA / Championnat senior VFW	Sportsdesk	1996 Nascar Busch Grand National	Boxe / Michael Clark - Mauro Lucero	Sportsdesk								
	TV5	Rallye automobile		Sports 30	Traversée du Lac St-Jean	Form. Atlantique / Trois-Rivières	RDS Motorisé	Championnat Indy Lights	Sports 30	Sport Gillette					
	CF	...des bêtes	Journal suisse	Visions/Gour.	L'École des fans / Yves Duteil	Journal FR2	Pégase	Bouillon de culture	Grands Reportages (21:40)	Journal belge	Visions...	Rendez... (23:15)			
	MP	Explorateurs	Télé-pirate	Schtroumpfs	Ma sorcière...	...d'étoiles	Animalement	Gymtonik							
	MM	M. v. (13:00)	Flashback	Fax	Box-office	Alanis Morissette / Rage du rock	Musique vidéo	VJ invité / Marc-André Coallier	Musique vidéo						
	SE	VideoF. (16:00)	Don Juan DeMarco (17:40)	Babe (19:20)	Traitement de canal										
	YTV	Snowy... (16:00)	Woodpecker	Garfield and...	...Hamster	Rupert	Flipper	Small Talk	Anti-Gravity	Hypernauts	Felix the Cat	Rough Guide	Streetnoise	Dog House	
	RD1	Un Fleuve...	Aujourd'hui	Bulletin jeunes	Le Journal d'Atlanta		Griffe	Reportages / La Guerre du poisson	Le Téléjournal	Le Point	Entrée des...	Horizons...	Éd. Week-end	Branché	
	D	Navarro / Enfants de... (16:00)	Samedi de rire	Le Saint		En rappel: Clémence Desrochers	Le Goût du monde	Biographies / Les Gr. Romances	Filière D / SOURIS, TU M'INQUIÈTES (4) avec M. Lanctôt, L. Durand						

À FORMES

l'eau



Montréal,
ville
d'eau

ANDRÉE MARTIN

De toutes les villes canadiennes, Montréal est celle qui détient le record du plus grand nombre de bains publics. Cependant, de 18 au début des années 60, il ne reste plus que 13 bains aujourd'hui et seulement sept sont encore ouverts. D'un strict point de vue architectural, ces édifices représentent en général un intérêt plutôt limité, mais ils ont une valeur patrimoniale certaine.

Pur produit de l'ère industrielle, ils se présentent sous les traits d'une esthétique de l'essentiel et du fonctionnel. Les formes, comme les lignes, demeurent sobres et dépouillées. À l'intérieur, les matériaux se résument souvent au bois — ce qui causait rapidement des problèmes de moisissure — et par la suite à la céramique. La brique prime pour l'extérieur.

Ils ressemblent souvent à de gros cubes — pensons entre autres aux bains Lévesque, Mathieu et Lavolette —, le tout entouré en partie ou totalement de fenêtres et/ou de claires-voies. Malgré quelques éléments décoratifs ici et là, leur allure souvent austère les font ressembler plus à une manufacture qu'à un lieu de détente et de loisirs. Pour leur part, les intérieurs étaient à l'origine eux aussi assez dépouillés. Certains détails comme les douches et les bains privés, les colonnades et les gradins, conféraient cependant à ces édifices une particularité esthétique digne de mention. Malheureusement, l'ensemble des intérieurs des bains publics de Montréal — tout comme certains extérieurs — ont pratiquement perdu tout leur cachet d'origine à la suite de travaux de rénovations pas toujours très heureux, faisant de ces bains de banales piscines publiques. Les édifices abritant les bains Énard, Hogan (de style art déco), Généreux (également de style art déco) et Morgan (de style beaux-arts) font cependant exception.

Un joyau nommé Morgan

Malgré une vocation clairement populaire, celle de servir de lieu d'hygiène corporelle pour les classes pauvres de la ville, le bain Morgan — anciennement dénommé bain Maisonneuve —, œuvre de Marius Dufresne de style beaux-arts, demeure saisissant par son caractère définitivement plantureux. En fait, ce n'est pas la fonction première de l'édifice qui dicta les choix esthétiques et architecturaux. Au début du siècle, la Ville de Maisonneuve aspire à devenir, avec un ambitieux projet de développement à l'appui, un important centre industriel au Canada. Largement influencée sur le plan urbanistique par le mouvement américain «City Beautiful».

En plus de présenter une parenté esthétique avec la Maison Dufresne ou encore l'ancien hôtel de ville de Maisonneuve, le bain Morgan rappelle définitivement les thermes romains. Avec trois grandes ouvertures en arcade, une fenestration à croisillons et un parapet de couronnement, on ne peut s'empêcher de penser aux lieux d'ablutions de l'empire romain. Mais c'est définitivement l'élégance et la puissance reflétées par cet édifice qui captent l'attention. Composé d'un corps central, de deux petits pavillons de chaque côté, d'un toit plat, d'un escalier monumental et d'un imposant portique composé d'une double colonnade jumelée et terminée par des chapiteaux à cornes, sa composition grandiose et tout à fait symétrique en fait un témoin fidèle du faste et de l'exubérance typique du style beaux-arts hérité de l'école parisienne du même nom.

Malgré le danger de débordements esthétiques inhérent à ce style, Marius Dufresne a su créer un édifice riche en détails, sans véritable surcharge vi-



suëlle. Même l'ajout sur le toit de trois sculptures en ronde bosse, représentants symboliques de ce temple du sport aquatique, œuvre du Français Maurice Dubert, respecte rigoureusement l'équilibre des volumes et des formes. Le bronze intitulé *Les Petits Baigneurs*, exécuté en 1915 par Alfred Laliberté et placé à l'entrée de l'édifice, complète ce monument devenu aujourd'hui un symbole historique de grande valeur. Bien plus qu'une simple piscine publique, le bain Morgan constitue l'un des meilleurs exemples du style beaux-arts à Montréal — symbole de l'épanouissement de la classe bourgeoise francophone des années 10 et 20 — en plus de se classer parmi les plus beaux bains publics de toute l'Amérique du Nord. Difficile d'en dire moins.

montréalaise. Bien que certains de ces édifices publics constituent un incontestable intérêt en terme d'architecture, l'exposition ne présente pas, à proprement parler, de volet architectural. Elle demeure, même pour ceux qui n'ont d'yeux que pour l'architecture, une introduction intéressante sur la nature de ces lieux publics, leur raison d'être, leur évolution, ainsi que les causes de leur déclin progressif.

Afin de rendre la visite un peu plus exotique et de nous mettre dans l'ambiance de la grande époque des bains publics, les organisateurs ont décidé de présenter leur exposition dans un ancien bain, le bain Morgan, un symbole par excellence.

Une exposition

Jusqu'au 8 août prochain, l'Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve présente *Prendre son bain aux bains*, l'histoire des bains publics de Montréal (1860-1960), une exposition relatant l'histoire des bains publics à Montréal, des premiers bains rudimentaires, en plein air, jusqu'aux piscines intérieures mixtes d'aujourd'hui.

Divisée en trois parties distinctes — L'Hygiène pour tous, Montréal-Les-Bains, Un patrimoine menacé —, cette petite exposition permet de découvrir une partie de notre passé culturel et social, mal connu de la population



Une perle

Le bain Généreux est une perle à explorer. Pour le moins splendide, il est un des seuls édifices du genre à avoir conservé, dans une proportion respectable, son style architectural initial tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'est que, contrairement aux autres bains publics, l'œuvre de l'architecte Joseph-Omer Marchand de style art déco (avec quelques réminiscences de style art nouveau) est réussie en tous points. L'édifice possède une façade parfaitement symétrique de 15,6 mètres de large, qui ne manque pas de panache. Recouverte de briques jaunes et de grès chamois, elle s'installe sur deux niveaux avec un corps central en retrait. Le jeu géométrique réalisé avec les briques disposées à l'horizontale, à la verticale et même en diagonale, le portail cintré, les éléments décoratifs à motifs floraux stylisés ainsi que le bas-relief ornant fièrement la porte, ondine aux allures sévères, lui confèrent un caractère unique attirant inévitablement le regard du passant pour davantage qu'un simple coup d'œil.

Déjà frappé par la façade, on est tout aussi charmé lorsqu'on pénètre à l'intérieur. Fortement inspiré par la piscine de la Butte-aux-Cailles à Paris, œuvre de Louis Bonnier inaugurée en 1924 (ici la ressemblance est évidente), le corps principal de l'édifice est constitué d'une grande voûte s'élevant à 13 mètres au-dessus du niveau de la rue. En fait, la structure faite de grandes arches de béton armé permet de dégager un vaste espace où l'architecte a logé le bassin de natation et les gradins qui, à la suite des travaux de rénovations de 1956-1957, pourront accueillir jusqu'à 400 spectateurs. Construit à une période où on ne faisait ni ne pouvait faire usage à outrance de l'électricité, les deux claires-voies et les cinq fenêtres, composées de blocs de verre, permettaient un éclairage naturel efficace et doux. De plus, aux

extrémités est et ouest du bain, une série de trois œils-de-bœuf et de trois portes cintrées (qui n'est pas sans rappeler les thermes romains) apportent une note décorative équilibrée de très bon goût.

Conscient de la valeur symbolique et patrimoniale du bain Généreux, l'Ecomusée du Fier Monde, nouveau locataire des lieux — l'Ecomusée ouvrira officiellement ses portes le 30 septembre prochain —, a intelligemment conservé le bain le plus près possible de son aspect architectural original. L'architecte du projet, Felice Vaccaro, a misé autant sur la lumière naturelle — l'un des joyaux du bain — que sur la perspective offerte par l'espace du corps central. De ce fait, le bassin de natation a été transformé en aire pour les expositions temporaires tandis que les anciens gradins, de part et d'autre du bassin, servent dorénavant de passerelles d'exposition permanente. La sensation d'espace vaste, ressentie lorsque l'on pénètre dans le corps central, et l'aisance de circulation rappellent — en plus modeste, il va de soi — le magnifique Musée d'Orsay à Paris. De plus, la conservation telle quelle de la séduisante façade, de l'escalier en fer à cheval, du marbre et des trois portes cintrées du vestibule, des deux séries d'œils-de-bœuf du corps central, ajoute à la valeur du design de l'édifice. Ainsi, le visiteur de l'Ecomusée du Fier Monde fera d'une pierre deux coups. Il se familiarisera avec l'histoire industrielle et ouvrière de Montréal, tout en découvrant, si ce n'est déjà fait, un exemple probant de l'histoire de l'architecture montréalaise du XX^e siècle. Envoyant!

L'Ecomusée du Fier Monde accueillera, de septembre 1996 à janvier 1997, l'exposition *Prendre son bain aux bains*, l'histoire des bains publics de Montréal (1860-1960).

Où sont les bains?

Bain Énard (1914), 6071, rue Laurendeau
Bain Généreux (1927), 2050, rue Amherst
Bain Hogan (1932), 2188, rue Wellington
Bain Hushion (1918), 757, rue des Seigneurs
Bain Lavolette (1910), 1570, rue Delorimier

Bain Lévesque (1908), 4356, rue Boyer
Bain Mathieu (1931), 2915, rue Ontario Est
Bain Morgan (1916), 1875, rue Morgan
Bain Quintal (1933), 1550, rue Dufresne
Bain Rosemont (1951), 6101, 8^e avenue, Rosemont
Bain Saint-Denis (1909), 7075, rue Saint-Hubert
Bain Saint-Michel (1910), 5300, rue Saint-Dominique
Bain Schubert (1931), 3950, boulevard Saint-Laurent

PHOTOS: MICHEL BROUELLE, ATELIER D'HISTOIRE HOCHELAGA-MAISONNEUVE ET VILLE DE MONTRÉAL